

PER
B-143

15

QUEBEC, JAN., FEV., MARS, AV. 1933.

14 IEME ANNEE--1-2-3 ET 4

La Bonne Fermière et La Bonne Ménagère

Enregistrée

REVUE DE L'ÉCOLE ET DU FOYER

Organe des Cercles des Fermières et des Ecoles Ménagères de la Province de Québec



Comme quoi les alentours d'une maison de cultivateur
peuvent être embellis et rendus attrayants

Editeur--Propriétaire:

La Bonne Fermière et la Bonne Ménagère Enrg.

Québec, Canada

AVIS A NOS ABONNEES:

Vu le retard qui s'est produit dans la publication de notre revue, et que nous avons été obligés de mettre sous un même numéro plusieurs mois, nous tenons à faire remarquer à nos abonnées que ceci ne diminuera pas le nombre de numéros qu'elles doivent recevoir.

L'ADMINISTRATION.

Notes sur la loi du tourisme

Le but de cette loi est d'abord de coordonner le travail et les efforts des divers départements de l'administration qui de par leurs attributions s'occupent du tourisme.

La voirie par exemple, qui est une des conditions essentielles du tourisme, est sous la juridiction du département de la voirie. La chasse et la pêche sont sous la juridiction du département de la colonisation, de la chasse et de la pêche. Le service des hôtelleries est sous la juridiction du contrôleur du revenu. Le développement des arts domestiques est sous la juridiction du Ministère de l'agriculture.

La préparation des règlements de la circulation et le contrôle de la circulation sont sous la juridiction partie du département du trésor, partie du domaine du département de la voirie, partie du domaine de la police provinciale.

L'embellissement des abords des routes relève en pratique de plusieurs départements.

La publicité touristique relève du département de la voirie.

La loi du tourisme prévoit la formation d'un Conseil du Tourisme composé des officiers des divers ministères intéressés afin, comme il est dit plus haut, d'établir un lien entre les divers départements, un contact continu, afin que le développement de l'industrie touristique, en autant que le gouvernement est concerné, soit soumis à une direction générale, unique. La loi tend donc à la coopération officielle et à la coordination des efforts de tous les départements.

La loi prévoit également qu'un des devoirs du Conseil du Tourisme est de consulter les sociétés, commissions, associations, clubs d'automobiles, corps publics ou privés, afin d'obtenir d'eux toutes suggestions ou recommandations qui peuvent être de nature à contribuer au progrès du tourisme dans la province.

Ce fut toujours l'intention du Ministre de la voirie, lors de la préparation de la loi, de consulter toutes les associations ou organisations qui s'intéressent au tourisme, organisations qui, comme celle de l'hôtellerie par exemple, constituent les forces vives du tourisme.

Dès la première séance le Ministre a convoqué les représentants de l'association des hôtels de la

province de Québec afin d'avoir leur opinion sur la préparation d'un guide des hôtelleries. Cette consultation a eu lieu et les représentations de l'association hôtelière nommées ci-dessus ont été entendues.

En vertu de l'idée qui a présidé à la préparation de la loi le Ministre a décidé dès la deuxième séance du Conseil de se joindre des membres associés, lesquels représenteront les grandes associations hôtelières, clubs d'automobiles, grandes organisations de transport, etc. Ces représentants seront choisis par chaque organisation intéressée. Le représentant choisi sera en pratique membre du Conseil, il servira d'agent de liaison entre l'organisation qu'il représente et le Ministre de la voirie; il sera consulté et convoqué aussi souvent que la chose sera nécessaire, et ces recommandations seront en tout temps bienvenues et soigneusement étudiées.

Il existera de la sorte un contact et une collaboration continue entre les départements administratifs et les forces vives du tourisme.

L'organisation touristique de la province telle qu'édictée par la loi est dans la pratique semblable à celle qui existe en France et elle a le même but. Cette organisation encore une fois comporte la coopération et la collaboration de toutes les organisations gouvernementales et autres qui peuvent contribuer au développement du tourisme dans la province.

Un autre but de la loi du tourisme de la province est d'encourager l'initiative locale, le tout conformément aux méthodes qui ont fait le succès du tourisme en France: la formation de syndicats d'initiatives. Il existe actuellement des embryons de syndicats que le Ministre de la voirie encouragera et guidera dans la mesure où ces syndicats pourront servir les fins du tourisme dans la province. Enfin la loi du tourisme a pour but d'encourager la publicité touristique sous toutes ses formes.

Le programme qu'indiquent les diverses prescriptions de la loi du tourisme vient à peine d'être ébauché. Il n'y a pas de doute que ce programme ne peut être exécuté en un jour. Avec la coopération demandée par le Ministre de la Voirie et qui lui est sans doute acquise le tourisme prendra certainement un nouvel essor.

La Bonne Fermière et La Bonne Ménagère

ENREGISTRÉE

Administrateur:
EDOUARD MARCOTTE
Rés. 14, rue Crémazie
Québec, Canada
Téléphone 7274

Éducation familiale,
Économie domestique,
Agriculture, Épargne,
Sociologie et Littérature.

Directeur:
ALPHONSE DESILETS
Rés. 18, rue Ste-Famille
Québec, Canada
Téléphone 2-1014

14ième année.—No 1, 2, 3 et 4

“Faire aimer l'existence en la rendant meilleure.”

Québec, Jan., Fév., Mars et Avril 1933

L'Éducation familiale et l'Enseignement ménager

L'économie domestique, l'enseignement des sciences ménagères aux jeunes filles de nos couvents, de nos écoles féminines, ainsi qu'aux femmes du monde, est le complément d'une éducation familiale bien comprise.

Il va sans dire que pour comprendre et pour orienter l'éducation féminine dans le sens des devoirs domestiques, il faut avoir approfondi d'abord les grands problèmes de l'éducation familiale.

En Europe, surtout en France, en Belgique et en Suisse, l'éducation familiale et l'objet des préoccupations constantes de milliers d'esprits supérieurs, évêques, prêtres éducateurs, écrivains, philosophes et sociologues.

La Société des Nations a institué à Genève, depuis plus de dix ans, une section de l'Éducation familiale et la Ligue Internationale d'Éducation familiale, qui a son siège principal à Bruxelles, sous la direction active de M. Paul de Vuyst, a ses représentants dans tous les pays civilisés.

Un sociologue français, bien connu des éducateurs avertis, le Dr Gustave LeBon, a énoncé dans son livre “La psychologie des foules” cette vérité que doivent méditer tous ceux qui se dévouent à l'éducation de la jeunesse, et aux oeuvres de bienfaisance morale et intellectuelle: Il nous rappelle que “l'éducation est orientée par l'influence affective de la mère “de famille, avant tout autre.” Cette influence est profonde et permanente, surtout chez les races latines et françaises.

C'est à cause de cette influence maternelle que les latins, français, espagnols, italiens, roumains, argentins, aiment le beau, les arts, la poésie, l'idéal, l'héroïsme, le dévouement et l'abnégation. C'est à cause de cette influence aussi que la vie familiale, l'attachement au foyer, le savoir-faire domestique, les traditions ancestrales, la vie paroissiale se conservent chez certains peuples. Et, c'est parce qu'on a amoindri ou annulé cette influence, chez d'autres peuples, que tant de malheurs irréparables ont bouleversé le monde.

L'Église catholique est une Mère. Si tous les hommes voulaient écouter la voix de l'Église, les misères morales et matérielles perdraient vite de leur amertume et les vertus de justice sociale et de charité chrétienne ramèneraient la paix dans le monde.

Depuis un demi-siècle les progrès matériels ont fait sur-

gir des habitudes nouvelles, des idées subversives et cette espèce d'émancipation filiale que le film américain exploite odieusement. Par le cinéma, par la revue et la presse libre, par la radio, par l'ambiance même, ces formes d'américanisme effronté ont imbu la jeunesse, féminine et masculine, d'un esprit d'indépendance, qui rend la vie familiale impraticable en certains milieux.

L'obéissance et le respect dus aux parents, l'amour du travail, la pratique de l'économie, la fierté du savoir-faire devant les tâches les plus humbles de la vie domestique, toutes ces vertus qui faisaient l'apanage de nos aïeules admirables se sont émoussées. La jeunesse féminine indolente et oisive offre, dans les villes, un terrain trop propice au dévergondage que favorisent la mode extravagante, l'automobile, l'habitude facile des liqueurs alcooliques, les salles ténébreuses du cinéma et de la danse.

Des milliers de jeunes filles et de jeunes gens quittent les campagnes, laissent leurs foyers de famille, pour s'en aller à l'aventure dans les villes déjà surpeuplées. Ils y trouvent, quelquefois, des emplois temporaires, insuffisants à leur propre subsistance. Les parents qui laissent partir leurs enfants sous prétexte de se faire aider, sont le plus souvent forcés, eux-mêmes, de les secourir. Et, que de cas pénibles nous avons vus, de jeunes filles traquées par la misère, pleurant chaque jour de faim et d'ennui, parfois de honte. Elles n'ont pas le courage de revenir au toit paternel, malgré leur affection sincère pour une mère qui pleure elle aussi. Ne sachant ou n'aimant rien des devoirs domestiques, elles redoutent plus encore les devoirs du foyer natal que les incertitudes de leur séjour à l'étranger.

En tout cas, leur départ du foyer familial n'est pas un allègement au fardeau des parents, mais plutôt une source nouvelle d'inquiétudes et de dépenses improductives.

Il faut garder nos jeunes gens à la famille. Nos Ecoles Ménagères n'ont pas d'ambition plus chère et font, dans ce domaine, une oeuvre admirable, continuée ensuite par les Cercles de Fermières de cette Province.

Alphonse DESILETS.

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE

de la Province de Québec

Cabinet du Ministre

Québec, le 8 mai 1933.

Madame la
Présidente du Cercle des Fermières,
L'Islet, P. Q.

Madame la Présidente,

Je suis heureux de vous offrir, à l'occasion du dixième anniversaire de fondation de votre Cercle, mes sincères compliments. L'oeuvre accomplie dans votre localité, depuis dix ans, par votre groupement de Fermières d'élite a largement profité à la classe rurale comme aux villageois de la région. La pratique d'une agriculture modèle, d'une économie raisonnée, d'une administration domestique parfaite, caractérise les familles où règne un membre de votre Cercle.

Ayant vu naître cette oeuvre au temps où j'avais l'honneur d'être votre agronome officiel, j'ai fondé sur elle des espérances que vous n'avez pas déçues. Je vous en félicite et ne crains pas de proposer votre groupement comme un modèle à suivre par toute la Province. D'ailleurs l'attention générale ne s'est-elle pas portée sur vous toutes le jour où l'on a choisi dans vos rangs la Présidente générale du Conseil provincial des Fermières, madame Amédée Fournier?

En vous réitérant mes cordiales félicitations, pour l'aide précieuse que vous apportez à notre agriculture, je vous prie de croire que mes meilleures attentions vous sont acquises.

Veillez agréer, madame la Présidente, pour vous-même et pour les membres de votre Cercle, l'expression de mes sentiments dévoués,

J.-Adélaré GODBOUT,
Ministre de l'Agriculture.

ECHOS des CERCLES de FERMIERES

Le Cercle de L'Islet

IL A DIX ANS

Il a dix ans accomplis! Dix ans, c'est une étape appréciable pour la vie humaine dont les jours, si variables, sont souvent emportés comme la fumée.

Le Cercle des Fermières de L'Islet, a célébré, en 1932, son dixième anniversaire.

L'idée d'organiser une association de ce genre germait dans L'Islet depuis quelque temps. C'est Madame Georges Fortin, plus tard vice-présidente, qui, la première, eut l'idée de cette organisation féminine; le 23 février 1922 elle s'en est enfin ouvert à notre agronome du temps, Monsieur Georges Bouchard. Alors, ce fut le 12 mars 1922, dans une séance mémorable à la salle du collège, qu'étaient jetées les bases de cette organisation. Les Dames de L'Islet se rendirent en foule à cette assemblée qui fut présidée par Monsieur l'abbé J. Donaldson, curé de la paroisse. Monsieur Bouchard, dans une intéressante causerie exposa le but, le programme et les règlements des Cercles de Fermières et les moyens à prendre pour arriver au succès. Nous avions le plaisir également d'entendre Monsieur J.-A. Ste-Marie, régisseur de la ferme expérimentale de Ste-Anne de la Pocatière ainsi que le notaire Boisvert qui nous intéressèrent vivement. Du coup l'assemblée a été convaincue; la partie masculine admit le bien fondé des arguments apportés et la partie féminine fut enthousiasmée; Mesdames Amédée Fournier et Georges Fortin prirent le devant et toutes les membres fondatrices, au nombre de 35, attendirent avec hâte la première séance régulière convoquée pour le 24 mars, à laquelle la présence du Directeur-Général, Monsieur Alphonse Désilets, devait donner un caractère d'intérêt.

La première assemblée générale, fut tenue à la salle du collège, à deux heures et demie, le 24 mars 1922. Monsieur Désilets s'était rendu pour l'inauguration du Cercle.

Dans son allocution le Directeur-général définit les principes qui doivent présider dans notre association; en termes très clairs il expliqua le but poursuivi par les Cercles de Fermières. Il fit l'histoire des débuts modestes des Cercles dans la région de Chicoutimi et du Lac St-Jean, lorsqu'en 1915 associé à Monsieur Bouchard qui avait étudié ces organisations féminines en Belgique ils commencèrent à fonder des cercles. Encouragé par l'honorable Jos-Ed Caron, ce mouvement s'est développé lentement mais sûrement. Monsieur Bouchard prit la parole pour appuyer les idées développées par Monsieur Désilets et pour remercier le Ministre de l'Agriculture, l'honorable Caron, d'avoir donné à ce mouvement sa direction la plus judicieuse.

Monsieur le notaire Henri Boisvert après un éloquent discours, fut élu directeur local du Cercle.

Madame Fernand Fafard fut priée d'accepter la présidence d'honneur du Cercle et le Bureau de direction fut ainsi formé: Monsieur l'abbé Donaldson, aumônier; Madame Amédée Fournier, Présidente; Madame Georges Fortin, Vice-présidente; Mlle Yvonne Morin, Secrétaire; Mlle Dorilda Fortin, Trésorière; Mme (Capitaine) Ernest Caron, Bibliothécaire; Mme Wilfrid Mercier, Lectrice; Mmes Léonce Lamarre et Edmond Couillard, Conseillères.

Le cercle était fondé sous d'heureux auspice; aujourd'hui — ses succès — en sont le prix.

Cette organisation fut une des dernières œuvres de Monsieur Bouchard qui laissa bien des regrets parmi nous lorsqu'il fut appelé à la Chambre des Communes pour représenter son comté natal.

Depuis, le cercle a toujours grandi et s'est développé dans le sens de ses origines. Il a eu pour effet d'établir des relations cordiales et de créer une émulation salutaire dans tous les domaines de l'activité féminine: "La résurrection des arts domestiques, l'utilisation plus grande des ressources de la ferme; à cette fin meilleure ordonnance de l'économie familiale, organisation de concours de jardins en stimulant la culture du potager et, par là, développé une alimentation plus en harmonie avec les besoins actuels dont les impulsions ont été si accentués par le révérend Monsieur l'abbé Jean Lallemant, professeur à l'école de l'Agriculture de Ste-Anne, un apôtre agricole dont son nom s'est identifié d'une façon si agréable. Chaque année, il se dérange et nous arrive à notre séance de mai pour venir nous donner ses conseils éclairés!

Monsieur Adélard Godbout, pendant son trop court séjour parmi nous, comme agronome, et Monsieur Bruno Potvin, son successeur, et notre agronome actuel, ont tous les deux donné à notre Cercle leur concours le plus efficace et furent toujours des conseillers et des juges précieux.

Leurs épouses ont toujours été associées à toutes nos initiatives.

Les expositions locales que nous avons tenues attiraient toujours un grand nombre de visiteurs.

Plusieurs soirées nous ont aidés au début à asseoir notre cercle sur une bonne base financière.

Nous savons gré d'avoir invité à nos expositions "Nos Députés" qui nous ont encouragés de leurs conseils et de leurs deniers.

Le cercle, pendant cette période de 10 ans, a bénéficié de cinq cours de cuisine, deux d'hygiène, un de puériculture, quatre de couture et deux de tissage; de plus, avec quelques aides supplémentaires, les Instructrices du Ministère de l'Agriculture ont fait l'expertise des travaux domestiques à sept expositions et à trois concours.

La gratitude des Fermières de L'Islet est sensible à ces dévouées conférencières compétentes; elles savent si bien captivé l'attention de leur auditoire.

Le cercle doit rendre grâce, aujourd'hui, à l'honorable M. Godbout pour l'aide qu'il nous a donnée en vue de l'achat d'un métier à tisser, au mois de mai 1931. Les métiers fabriqués par Monsieur Leclerc, de L'Islet, répondent bien aux besoins de la fermière moderne. Ils serviront assurément à favoriser le mouvement lancé par Monsieur Georges Bouchard. "La résurrection des arts-domestiques" et continué avec tant de compétence par son successeur l'honorable Godbout, notre député.

Le Cercle des Fermières de L'Islet s'est toujours fait un devoir d'exposer ses plus beaux travaux à l'Exposition de Québec. Cette année, par exemple, on voyait une grande nappes en toile du pays, l'oeuvre artistique de Mademoiselle Marguerite Caron, jeune fille de 17 ans. On remarquait aussi un habit de garçonnet, de toile, de belle confection, fait également par Mlle Caron, laquelle travaille déjà avec goût et intelligence.

Le métier ne chôme pas — "C'est à qui l'aurait" — Il y a toujours cinq à six demandes à l'avance.

Notre cercle n'a connu que des succès depuis sa naissance.

Composé de membres animées et d'un esprit droit; il suffit de jeter un coup d'oeil sur ces dix années pour s'en rendre compte. Le fait seul — que le Conseil soit encore composé à peu près des mêmes personnes que lors de la fondation, prouve deux choses importantes: d'abord que la "Présidente" et que les officières se sont montrées constamment dignes en tous points de la confiance des membres et je dirais que "le Cercle semble un peu privilégié".

"Notre présidente" Mme Amédée Fournier est la Présidente-Générale des Cercles de la Province, élue au 3ième Congrès-Général tenu à Québec, au Parlement, les 4, 5 et 6 octobre 1927. Le poste honorable de "Présidente-Générale" offert à Madame Fournier n'était que la confirmation d'un sentiment d'admiration qui n'attendait que l'occasion de se manifester. Le premier agronome du comté, celui qui présida à l'organisation du cercle, fut M. G. Bouchard, aujourd'hui député de Kamouraska aux Communes, à qui succéda Monsieur Adélar Godbout, aujourd'hui Ministre de l'Agriculture, à Québec.

C'est à la Trésorière du Cercle des Fermières de L'Islet, Mlle Dorilda Fortin qu'échoit, en 1923, la dignité d'épouse de l'honorable Adélar Godbout qui préside si noblement aux destinées de l'Agriculture dans la Province.

Monsieur le notaire Henri Boisvert, alors pratiquant dans la paroisse, fut nommé, en 1925, au Bureau d'Enregistrement de Québec, avait accepté, dès le début, la charge de Directeur-local qu'il occupe encore aujourd'hui.

Le départ de Mme Georges Fortin, en 1927, pour Québec, priva le Cercle d'un de ses membres fondateurs les plus actifs.

Madame Thomas Labbé qui lui succéda, hérita de son zèle éclairé par cette oeuvre encore naissante. Lorsque Mlle Dorilda Fortin fit accepter sa démission, le 16 septembre 1923, pour épouser l'agronome du temps, M. Adélar Godbout, c'est Mlle Eugénie Giasson qui, le 31 octobre 1923, fut nommée Trésorière. Le dévouement de Mlle Giasson ne s'est jamais lassé jusqu'à son entrée au couvent des Soeurs de la Congrégation de Montréal, le 16 décembre 1928, c'est alors que Mlle Clara Mercier fut appelée à la remplacer.

Voici comment est constitué le bureau de Direction aujourd'hui: Mme Fernand Fafard et Mme Adélar Godbout, Présidentes d'honneur; Rév. M. le curé Donaldson, aumônier; M. Bruno Potvin, agronome; M. le notaire Henri Boisvert, directeur local; Mme Amédée Fournier, Présidente; Mme Thomas Labbé, Vice-présidente; Mme Joseph Lemieux, (fils) Secrétaire; Mlle Clara Mercier, Trésorière; Mme (Capitaine) Ernest Caron, Lectrice-Bibliothécaire; Mmes Léonce Lamarre et Edmond Couillard, conseillères.

Il faut donc féliciter les membres du Cercle d'avoir gardé l'enthousiasme du début, malgré la crise actuelle, en dépit des pertes onéreuses subies depuis cinq ans. Cette crise qui sème tant de détresse dans les familles est en même temps une émulative. Elle permet de voir dans une proportion plus juste la vraie vie de campagne.

Vivre en beauté en pratiquant l'économie, vivre en activité, ce doit être le rêve de toute fermière qui désire, suivant le mot heureux de Son Eminence Mgr Villeneuve: Que dans nos campagnes les traditions de la vie laborieuse et artistique soient conservées.

En conclusion, je voudrais rendre hommage au zèle généreux et éclairé des fondateurs et des trois Ministres de l'Agriculture qui, pendant cette période de 10 ans, ont secondé si efficacement nos efforts.

Je voudrais rendre hommage encore à Mademoiselle Marie-Anna Vaillancourt, Secrétaire-Générale, dont le dévouement ne se compte plus; elle veille à travers le voile opaque de l'avenir des cercles — et je sais qu'elle suit le plus exactement possible le travail des Fermières et avec moi elle dira en relisant ce résumé de 10 ans qu'elle connaît dès le commencement:

"Que le temps qui a des ailes, file encore plus vite que les machines."

Madame Joseph LEMIEUX (fils),
Secrétaire du Cercle de L'Islet.

Ste-Thérèse de Blainville

Il nous fait plaisir d'insérer dans la Revue "La Bonne Fermière", les principales activités de l'année. Affaibli quelque peu, notre cercle a su se relever, fidèle à sa devise: "Pour la terre et le foyer". L'émulation apportée à rendre les assemblées intéressantes, n'a pas été vaine.

Avec février, le Service de l'Horticulture organise un concours de jardin potager. Cette offre avantageuse est acceptée par 17 de nos membres. La liste est aussitôt envoyée au Ministère et chacune des concurrentes reçut une bonne variété de graines.

Mlle Durand vint, en mars, nous donner une causerie sur la manière de tenir une assemblée pour la rendre pratique. Mlle Champoux avait à défendre la cause d'une bonne alimentation. Toutes deux eurent un grand succès.

En avril, en outre des questions habituelles à traiter et à la demande de Mme la Présidente, quelques dames causèrent de la fabrication du savon domestique.

On recueille, en mai, les feuilles questionnaires destinées à établir des statistiques annuelles. Des livrets fournis gratuitement par le Ministère de l'Agriculture, furent distribués à la grande satisfaction des fermières. A chaque réunion un prix de présence est tiré au sort; ce point est une résolution acceptée du conseil.

Au cours de la belle saison, les concurrentes s'occupent activement du succès de leurs jardins. A les observer, il était beau de voir que chacune dans son enthousiasme se rendait jalouse de sa manière de cultiver. M. Lapierre, inspecteur délégué, vint en faire la visite et donner conseils et moyens pratiques pour réussir. A la fin d'août, M. Lapierre, accompagné de M. Lafrance, agronome, jugèrent les dits jardins.

L'assemblée d'octobre réservait une surprise à l'heureuse gagnante. De toutes les fermières qui rivalisèrent d'efforts pour le succès du concours, Mme Ovila Gascon obtint le premier rang avec un pourcentage de 89%. Sincères félicitations à cette fermière méritante.

Fidèles à notre louable traditions, nous célébrons, en novembre, la "Ste-Catherine". Une partie de cartes dont le bénéfice enrichirait notre petite caisse appauvrie, semblait de bon augure. Pour être tout à fait dans la note de la soirée on y eut aussi répertoire de vieilles chansons. La bonne tire traditionnelle fut largement servie, à la satisfaction de tous, si bien que le rire joyeux fusa de toutes parts.

Décembre nous réserve du pratique. Mlle E. Brunet, institutrice de l'Ecole des Beaux-Arts, nous donna démonstration sur l'art du tissage. Les 8 cours, quoique très intéressants ne furent suivis régulièrement que par quelques fermières. Le travail de l'approche des Fêtes ou la maladie fut la cause de ce manque d'assiduité. Toutefois les quelques membres qui eurent le grand avantage de suivre ces cours en tirèrent grand profit. Chez les jeunes un enthousiasme se manifesta et elles se proposèrent de remettre en honneur et en pratique cette industrie de leurs grand-mères. Mlle la démonstratrice nous enseigna à moderniser les anciens métiers, et la méthode à suivre pour réussir dans l'art du métier. Plus que cela, chacune de nous eut l'avantage de travailler et de se faire des échantillons.

Des remerciements furent adressés à M. le Directeur de l'Ecole des Beaux Arts et à Mlle Brunet qui s'acquitta de sa tâche avec dévouement et tact.

La Secrétaire.

St-Guillaume

(voir vignette page 24)

Nous sommes heureux de constater que nos fermières ont montré au cours de l'année qui vient de se terminer, beaucoup de zèle et de travail pour l'expansion du Cercle.

Nous venons vous donner un bref rapport.

— 1932 —

Janvier: Au cours du mois, Mademoiselle E. Leblanc, du Service de l'Economie Domestique de Québec, vient donner des Cours Ménagers appréciés et bien goûtés de toutes celles qui se sont donné le trouble de venir suivre ces enseignements pratiques et utiles à toute bonne fermière.

Nous profitons d'un soir de cours pour tenir notre assemblée régulière sous la présidence de Monsieur l'Aumônier. La Secrétaire rend ses comptes pour l'année 1931, on fait lecture des lettres reçues au cours du mois et l'assemblée se termine par une chaude partie de cartes, ce qui ne manque jamais d'intérêt.

Une trentaine de fermières sont présentes et pour les récompenser de leur déplacement, un prix d'assistance est donné ainsi que d'autres prix aux heureuses gagnantes du plus grand nombre de parties de cartes.

Février: A son passage, Mademoiselle E. Leblanc avait suggéré d'envoyer à la Société St-Vincent de Paul de Montréal ce que nous pouvions disposer en lingeries; plusieurs l'ont fait généreusement, à titre d'aumônes, et nous espérons que cette oeuvre de charité agréée du bon Dieu d'abord, a dû être très utile aux miséreux de la Métropole.

Avril: Au cours de ce mois, c'est notre organisation d'hiver qui se fait. Le Cercle St-Jean-Baptiste veut bien nous faire le plaisir d'interpréter "Les femmes qui pleurent" et toujours avec le succès que nous leur reconnaissons. Cette comédie, jointe à notre partie de cartes, permet à l'assistance nombreuse de passer une agréable veillée au sortir du Carême.

Les fermières sont contentes des succès et recettes obtenues à l'occasion.

Août: Nous arrivons à l'exposition avec ses menues préparations et ses attraits toujours nouveaux. Cette année, le jour de l'exposition est aussi le jour de la célébration de la fête patronale "Sainte Germaine".

A 7 heures, Messe solennelle célébrée par M. l'abbé A. Morin, Aumônier; Chant par les fermières.

Dans l'avant-midi, tous les exhibits, au nombre environ 500, sont jugés.

Dans l'après-midi et le soir, visite de l'exposition par tous les intéressés et soirée récréative pour clôturer une journée si bien commencée. Plus de \$106.00 sont distribuées en prix.

Septembre: Cette fois c'est l'assemblée qui nous amène notre plus belle assistance et pour cause Mlle la Secrétaire ouvre les trésors pour distribués les prix gagnés à l'exposition.

Novembre: La Sainte Catherine. Depuis plusieurs jours déjà les enfants se demandent si les fermières fêtent la Sainte Catherine cette année, et à leur grande joie, elles ont pu se rendre à leurs désirs.

L'organisation fut des plus simples mais non des moins réussies.

Les frères de la Charité se rendent volontiers à notre invitation en faisant exécuter par leurs enfants une comédie à l'ordre du jour.

A cela nous ajoutons une soirée du bon vieux temps "La Sainte Catherine à la campagne". Tous les acteurs remplissent admirablement leur rôle et nous laissent une belle impression des plaisirs bien légitimes que nos ancêtres savaient se donner aux jours de fête. Nos violoneux prêtent volontiers leur concours à cette soirée et lui donne un cachet tout particulier.

N'oublions pas non plus que dans toutes ces circonstances notre fanfare, sous la dévouée direction de Monsieur L.-A.-D.

Gauthier, ne manque pas d'y apporter la note joyeuse.

Chaque premier mercredi du mois nous nous réunissons chez une fermière faisant partie de la Direction, même si il n'y a aucune délibération à faire, alors on cause des activités du Cercle, et finalement c'est encore la partie de cartes qui l'emporte et finit la journée avec la prière d'usage.

Edith SALOIS, Secrétaire.

L'Etang du Nord

ILES DE LA MADELEINE

Malgré la grande distance qui nous sépare, les Fermières sous la protection de Madeleine de Verchères, sont heureuses de revenir, au début de cette année, rejoindre dans les colonnes de la Bonne Fermière, leurs consœurs Acadiennes et Canadiennes pour, d'abord, les saluer affectueusement et aussi pour leur donner quelques détails de leur activité pendant l'année 1932.

Le 29 juin. Il nous a été impossible de favoriser nos 650 enfants d'écoles d'une grande fête comme les années précédentes, à raison de la difficulté de nous procurer un local disponible assez spacieux; mais, pour tout cela, nous leur avons distribué à chacune des treize classes, quatre volumes au tirage pour récompenser l'assiduité et la bonne conduite.

Le 2 août. Avait lieu, dans la salle de la Société d'Agriculture notre exposition annuelle de travaux domestiques, ouvrage de fantaisie, comprenant crochet, broderie; près d'une que ancien et nouveau tissage sur métier, tricot à la main, ouvrage de fantaisie comprenant, crochet, broderie; près d'une centaine de tapis crochétés, jugés au point de vue artistiques, dessins imaginaires, gâteaux, pain blanc, pain brun. Un beau succès a couronné les efforts de nos dévouées Fermières. C'est alors que nous pouvons attribuer notre devise particulière à nos 71 gagnantes, "Vers le bonheur par les labeurs". Nous devons beaucoup de reconnaissance à M. Max. Lemieux, notre agronome, qui a bien voulu nous donner plusieurs conférences très utiles durant l'année, et qui nous a aussi fourni son concours pendant notre exposition par ses judicieux conseils. C'est avec plaisir que nous constatons que, contraire à l'habitude, ce dévoué personnage ainsi que sa digne épouse demeureront au milieu de nous durant l'hiver. Espérons que ce sacrifice ne leur sera pas trop amer. Remercions en passant le Département pour l'envoi des juges qui stimulent notre ambition, notre courage. Mlle Carbonneau a fait preuve de beaucoup de dévouement dans l'accomplissement de sa tâche, elle a su avec tact, donner des bons conseils, passer quelques remarques sur la manière de bien finir les objets. A cette zélée Conférencière nous offrons notre vive gratitude.

Le 11 novembre. La prélatrice Romaine est conférée à notre aumônier, l'abbé Blaquières, notre curé; ce qui fut un grand honneur et une grande fête pour notre paroisse. S. E. Mgr O'Sullivan, évêque de Charlottetown, préside l'imposante cérémonie de l'investiture. Messe Pontificale à laquelle assiste toute la population. Sermon de circonstance et lecture de l'adresse paroissiale par M. W. Arseneault et présentation d'une course, don de la paroisse. Le Cercle des Fermières de l'Etang du Nord, par la voix de notre Présidente, exprima aussi à Son Excellence, à Monseigneur Blaquières, les respectueux hommages des Dames du Cercle; elles manifestèrent aussi leurs bons sentiments généreux par l'offrande d'une magnifique canne en dédommagement de ses bienfaits et comme témoignage de notre profond attachement.

Dans la soirée du 15 novembre, les amateurs de cartes se rendaient à la salle de LaVerrière en réponse à l'appelle

des Fermières. Vers huit heures les joueurs entamèrent de nombreuses et chaleureuses parties de cent-cinquante, de politaine et de quarante-cinq. Tous voyaient, avec envie, les magnifiques nombreux prix qui seraient plus tard, distribués aux heureux gagnants. Qu'il soit dit en passant, qu'un prix de consolation mérité par M. G. Nadeau, nous a causé un joyeux moment de gaieté, les gestes comiques de ce dernier firent rire aux excès toutes les personnes présentes. Avant le départ, un délicieux goûter fut servi. Aussi un bon succès couronna nos labeurs. Alors tous se séparèrent, emportant de leur soirée un agréable souvenir.

Le 11 décembre, eut lieu notre élection qui ne fit pas grand bruit puisqu'il fut proposé par Madame Solomon, secondé par Madame L. Cormier, et accepté unanimement, que le conseil actuel fut ré-élu, vu que Mlle la Secrétaire a donné sa démission pour des raisons majeures, ainsi que Madame Arsenault, directrice. Par ce fait l'assemblée générale a été ajournée au troisième dimanche de mars. En terminant notre premier terme d'administration, Madame la Présidente donna quelques conseils, et au nom de tout le personnel, remercia la Providence de nous avoir permis, malgré notre indignité, de voir luire l'aurore d'un nouveau terme, ainsi que pour les bienfaits reçus pendant les trois années qui viennent de s'écouler, elle témoigna sa gratitude à toutes ses consœurs, pour leur zèle, leur dévouement et leur bonne entente. Toute confuse de la marque de confiance que l'on lui témoigne en la ré-élisant Présidente et Cons. P., elle leur offre la reconnaissance du cœur et elle promet de se dévouer autant qu'il sera possible afin d'être digne de cette noble charge, et elle offre ses meilleurs vœux de bonne et heureuse année. Après lequel Mlle la Secrétaire exprima sa reconnaissance en terme très sensible à tout notre personnel avec l'offrande de ses vœux de prospérité et de bonheur. Comme elle est obligée d'abandonner sa tâche, nos regrets l'accompagnent.

Grâce au dévouement, à l'activité de nos Fermières et à la générosité de nos citoyens, par nos soirées dramatiques, loteries, parties de cartes, nous avons réalisé un assez bon revenu, et alors nous avons pu faire l'achat d'une machine à tricoter qui rend de grands services à tous nos membres; ainsi qu'un métier à tisser, lequel est en activité constamment afin de hâter l'ouvrage pour le remettre à d'autres travailleuses et cela aussi longtemps que le coton à tisser pourra être procuré. Nous avons de plus une sertisseuse pour la mise en conserve qui est si pratique au point de vue économique et alimentaire.

Nous tenons à remercier le Gouvernement pour les généreux octrois qu'il nous a accordés par le passé et aussi pour la faveur dont il nous a gratifiés en nous envoyant l'institutrice Madame Renaud, pour nous enseigner le tissage, lequel est très apprécié; cette bonne Dame fait aussi preuve de beaucoup de dévouement et le succès couronne son travail ardu; nous lui témoignons notre gratitude. Nous espérons que nous serons honorées de la présence de plusieurs conférencières au cours de l'année 1933, lesquelles saurons nous renseigner et nous encourager de la bonne cause pour "La terre et le Foyer".

Il nous est difficile de rivaliser avec avantage à l'Exposition Provinciale avec les autres Cercles plus favorisés que nous sous le rapport des renseignements.

Il n'est pas de rose sans épines. Il nous fait peine d'avoir à annoncer que quatre de nos dévouées fermières nous ont laissées pour la vraie Patrie; nous leur offrons de ferventes prières. Nous avons aussi à signaler, à regret, le départ de l'abbé A. Arsenault, directeur de l'Académie, Père qui a été très dévoué pour tous mais en particulier pour notre Cercle, nous lui

en sommes très reconnaissantes et lui garderons toujours un bon souvenir.

En saluant cette nouvelle année, les membres de notre Cercle envoient leurs souhaits au Directeur du Service de l'Economie Domestique ainsi qu'à tout le personnel du service et de l'administration de la Bonne Fermière.

Une FERMIERE.

Ste Marie de Beauce

Depuis Mai 1932 que nous n'avons pas paru dans la Revue, mais nous avons lu avec beaucoup d'intérêt les articles qu'elle publiait.

Ces derniers mois la vie chez nous s'est poursuivie sans événements dignes de mention; nos réunions tous les deux mois et beaucoup d'ambition au travail dans nos foyers.

En mai, Mlles Durand et Champoux, inspectrices des Cercles de Fermières se sont rendues non seulement au lieu fixé des assemblées mais aussi aux demeures de la tenue des livres, pour donner des renseignements et des conseils afin de rendre les assemblées intéressantes.

Notre Exposition qui a eu lieu le 28 septembre a obtenu un grand succès; et elle a fait l'admiration des visiteurs présents. Nous avions le plaisir d'avoir au milieu de nous comme juges, Mlles Champoux et M. Bégin, instructeur horticole, de Lévis, qui surent remplir leur délicate tâche avec tact et discernement.

Dans le cours de l'été nous prenions part à un concours de jardins dont voici les noms des quatre premières: 1ère, Mme Honoré Labrecque, 2e, Mme Dr J.-E. Dionne, 3e Mme Joseph Faucher, 4e, Mme Georges Labrecque. En octobre, Madame Louis Hébert, secrétaire, fut l'objet d'une magnifique démonstration d'amitié de la part de ses nombreuses amies du Cercle de Fermières. A cette occasion une jolie statue de Ste-Thérèse de l'Enfant Jésus lui fut présentée par Madame C. Leblond, présidente. L'on s'amusa avec beaucoup d'entrain.

En novembre, Madame Cléophas Leblond donne sa démission comme présidente.

Depuis 1927, Mme Leblond a été la Présidente jusqu'à 1933. Le Cercle s'est affermi et a progressé sous ses soins, alors que pour des motifs sérieux elle crût bon devoir se retirer à l'arrière plan comme simple fermière. En décembre, changement du Bureau de Direction. Présidente: Mme Louis Hébert; Vice-prés.: Madame Honoré Labrecque; Secrétaire: Mlle Valéda Nadeau; Bibliothécaire: Madame Clovis Leclerc; Conseillères: Mesdames Auguste Faucher, Arthur Grenier, Ls-Philippe Nadeau, Provinciale: Mme Louis Hébert.

En janvier, notre caisse ayant été soulagé d'une somme assez rondelette par notre Exposition, il fallait songer à la garnir.

Dans ce but un Euchre fut organisé. Les recettes dépassèrent nos espérances.

Espérons que le succès ne manquera pas de visiter les Fermières de Ste-Marie de Beauce, durant toute l'année 1933.

VALEDA NADEAU, Secrétaire.

AUX ÉCOLES MÉNAGÈRES

L'Enseignement ménager à Sherbrooke

La Fédération des Canadiennes-françaises de Sherbrooke ajoutait, il y a quelques années, à ses œuvres sociales déjà nombreuses, une Ecole Ménagère pratique dont l'importance grandit de jour en jour.

Cette Ecole de formation aux sciences domestiques, située dans l'édifice de la Fédération, reçoit présentement 167 élèves, jeunes filles pour la plupart, travaillant à Sherbrooke dans les bureaux et hôpitaux, ou résidant aux environs de cette ville.

L'Ecole Ménagère pratique enseigne la tenue générale de la maison, la coupe et la couture, l'hygiène, le soin des enfants et des malades. Elle est dirigée par Madame J.-D. Vachon, (M.-A. Couturier) diplômée de l'Ecole normale ménagère de St-Pascal et ancienne instructrice au Service provincial de l'Economie domestique.

Sous le patronage de la Fédération, que préside Madame Louis D. Codère, de Lennoxville, l'Ecole ménagère décerne chaque année des certificats attestant les capacités acquises par ses élèves au cours de leurs études. Il y a quelques temps, M. Alphonse Desilets, délégué par le Surintendant de l'Instruction Publique, présidait en séance publique à l'hôtel-de-ville, la remise solennelle des certificats de la dernière promotion et la distribution des prix.

M. Desilets fut invité à prendre la parole et fit tout d'abord l'éloge des directrices et des membres de la Fédération des œuvres féminines des Cantons de l'Est, en commentant leur devise: "Tout avec sagesse". Les quatre symboles qui apparaissent sur les armes de la Fédération rappellent tout son programme: travail, économie, charité, action sociale et intellectuelle.

M. Desilets traça ensuite un tableau général de l'éducation familiale et ménagère dispensée présentement par l'Instruction Publique de Québec, à 36,725 jeunes filles dans 22 écoles ménagères supérieures et 159 écoles ménagères élémentaires.

A Sherbrooke, l'éducation ménagère est aidée effectivement par plusieurs maisons de commerce et de grande industries, par le clergé et les autorités civiles. Aussi la Reine des Cantons de l'Est est-elle justement fière de sa population féminine, remarquable par son esprit d'économie et de bon sens et par la prospérité qui y règne dans tous les foyers canadiens-français.

Ecole ménagère de Charlesbourg

Dirigée par les RR. SS. du Bon-Pasteur de Québec, depuis 1880, elle a été reconnue officiellement comme Ecole ménagère en 1920.

Elle a formé des milliers de femmes émérites, remarquables par leur intelligence et leurs vertus; elle a donné à notre campagne québécoise des milliers de fermières éclairées, collaboratrices modèles de nos meilleurs cultivateurs, inspiratrices infatigables de nos deux grandes chevaleries: le Mérite Scolaire et le Mérite Agricole. Elle a préparé à leur noble

mission des reines du foyer des milliers de mères de familles, qui prolongent sur la terre historique de Québec, la lignée distinctive de cette Noblesse Rurale, épanouie depuis trois siècles, dans le terroir consacré par le sang des héros et des martyrs de notre épopée.

Je songe, à cette heure, aux nombreux descendants des familles restées fidèles au vieux bien des ancêtres, depuis plus de deux cent cinquante ans: les Bédard, les Bouré dit Lépine, les Boutet dit Leboeuf, les Beaumont, les Couture, les Delâge, les Godbout, les Hamel, les Langevin, les Langelier, les Pageot, les Paquet, les Paradis, les Pépin, les Robitaille, les Routhier, les Trudel, les Valin et les Villeneuve.

Si ces nobles familles sont restées attachées aux plus belles traditions de notre histoire, si elles ont conservé au berceau de la Nouvelle-France la fine fleur de distinction et de patriotisme qui nous caractérise, c'est que chez elle le feu sacré a été entretenu par les mains de nobles femmes, de mères de familles et d'éducatrices qui furent incessamment de grandes chrétiennes et de grandes patriotes.

ALPHONSE DESILETS.

Histoire de Mère Saint-Raphaël

Monsieur Alphonse Desilets, agronome et directeur de l'enseignement ménager vient d'écrire un livre d'une lecture très captivante. Il ne pouvait faire un choix plus judicieux. Son héroïne est une de ces femmes remarquables dont le nom bienfaisant est écrit au cœur de plusieurs générations. Je veux parler de Mère Saint-Raphaël, fondatrice de l'Ecole ménagère-agricole de Roberval.

Elle fut une de ces rares éducatrices qui savent mettre dans les intelligences de nos jeunes filles ces qualités maitresses qui sont l'espoir de notre race: l'amour de la terre et la force de caractère pour ne pas l'abandonner. Ce goût du terroir qui caractérise monsieur Desilets met à son compte une nouvelle œuvre d'un patriotisme de bon aloi à l'heure où tout semble s'effriter, où l'on discute sans s'entendre.

Est-il chose plus stable que l'amour du sol canadien? On parle du retour à la terre comme la solution la plus logique à l'équilibre mondial. Monsieur Desilets a fait ressortir les vertus, la vie pratique de cette femme d'action qui voyait si juste et si loin dans son rôle d'éducatrice.

La vie de Mère Saint-Raphaël arrive à son heure, et nous félicitons sincèrement monsieur Desilets d'avoir eu le talent et la patience de se documenter aux précieuses archives des Ursulines pour nous donner un livre d'une telle valeur.

Adrien DESAUTELS,

Ingénieur agricole.

N.B. — Ce beau livre est en vente chez l'auteur, au Bureau de l'Enseignement ménager, Département de l'Instruction Publique, à Québec; l'exemplaire \$1.00, la douzaine \$8.00

POUR VOUS MESDAMES

Nos Grand'Mères

Les grands-parents sont le lien mystérieux qui rattache le passé à l'avenir. Ils connaissent l'histoire de la famille, les origines et les causes de la bonne ou de la mauvaise fortune. Leur rôle est de lutter contre l'oubli, contre le mépris des traditions, contre l'envahissement des idées et des moeurs nouvelles, quand ils les soupçonnent de ne point préparer le bonheur de leurs petits.

C'est quand les petits-enfants commencent à comprendre le sens de la vie, qu'il est bon que l'affection se fasse plus confiante entre leurs grands-parents et eux. Chacun de leur côté, ils sont des faibles, par rapport aux parents qui représentent la force de l'âge; les vieux, parce que leur sphère d'action s'est rétrécie; les jeunes, parce que la leur n'a pas atteint ses limites. Mais les vieux ont l'expérience; leur tendresse sait les nécessités de la prudence, et leur mémoire leur fournit de nombreux exemples pour justifier leurs conseils.

Les bonnes-mamans ont la garde d'une sorte de sanctuaire où tous les petits-enfants pénètrent avec une douce émotion. Plus tard, dans la vie, séparé par les circonstances, on se souviendra qu'on a diné à la même table hospitalière et qu'on a figuré, à son rang, dans les grandes cérémonies de baptême ou de mariage; on se reconnaîtra sur le tableau ou les photographies qui réunissent en ces jours de fêtes, des groupes d'âges différents. Bonne-maman fait le centre du tableau et semble gouverner d'un seul coup d'oeil, toute sa cour.

Les grand'mères sont sentimentales; quand on vient leur annoncer les fiançailles d'une de leurs petites-filles, elles se croient rajeunies de quarante ans. Elles aiment ces petits romans qui font revivre dans leur mémoire des émotions presque oubliées. Au besoin, elles en imaginent et préparent avec un mystère des combinaisons ingénieuses qui doivent faire le bonheur de celles qui ne veulent pas coiffer sainte Catherine.

Toutes les grand'mères ne sont pas heureuses. Elles ont connu, dans leur longue existence, des heures bien douloureuses; elles ont vu mourir des enfants, des petits-enfants, auxquels elles s'étaient attachées ou dont elles avaient besoin pour les assister dans leurs dernières années. Respectons leur chagrin, et tâchons de leur montrer un peu de sympathie pour consoler leur tristesse.

Bienheureuses les familles où l'on se marie jeune et où il n'y a pas plus de vingt-cinq ans d'une génération à l'autre. Là, non seulement les pères et les mères ont le temps d'élever leurs enfants, mais les grand-pères et les grand'mères peuvent les voir grandir et se former devant eux. Ils ont le temps de leur transmettre les traditions qui ont fait l'honneur de la famille, avant qu'on puisse les accuser de faiblesse d'esprit. Le quatrième commandement du Décalogue promet une vie longue à ceux qui honorent leurs père et mère. C'est sur ce précepte que repose toute la législation familiale: pas de bonheur en dehors de la famille.

La meilleure amie

La meilleure amie des dames et des jeunes filles, qui est-ce? Voulez-vous que je vous le dise? Eh bien... c'est l'aiguille.

Comment! l'aiguille à coudre?... Oui! à coudre, à broder, même à tricoter... Je comprends votre surprise, je la comprends d'autant plus qu'aujourd'hui, l'aiguille est passée de mode. Elle est reléguée parmi les vieilleries d'autrefois. Est-ce préférence pour les occupations plus sérieuses: l'étude, la lecture? Nullement. C'est l'effort du travail redouté. A quoi bon se donner la peine de faire ce qu'on peut acheter tout fait?

Et cependant les bienfaits des travaux à l'aiguille ont ce privilège incomparable qu'il en reste toujours quelque chose.

La lecture, la musique vous laissent une impression charmante, profonde même parfois, mais ce n'est qu'une impression, c'est-à-dire je ne sais quoi d'éphémère, de fugitif qui s'efface jour à jour, mois à mois, et finit par disparaître. Les travaux des doigts échappent souvent à cette dure loi. Cela existe, cela est réel, palpable, cela se donne, cela se voit, cela se lègue, cela passe de génération en génération, cela parle de vous à vos petites nièces.

Ernest LEGOUVE
de l'Académie Française.

Les fruits et la santé

Un grand spécialiste en diététique a déclaré que les fruits frais, mangés tous les jours, aident, plus à embellir le teint que les cosmétiques. Cette constatation scientifique explique assurément le teint superbe des jeunes filles canadiennes, car il y a peu de pays au monde, en dehors du Canada, qui peuvent se vanter d'avoir autant d'espèces de fruits savoureux et il y a peu de gens qui mangent autant de fruits que les Canadiens.

Avec les framboises fraîches, les tomates des champs, produites sur les fermes du Canada, et qui arrivent de toutes parts sur le marché, il n'y a pas de famille au pays qui ne puisse profiter des avantages conférés par ces deux produits. La framboise que nous trouvons aujourd'hui sur le marché est bien différente de la framboise que l'on connaissait du temps de nos grand'mères; l'amélioration des méthodes de culture et la sélection scientifique des variétés comme les Cuthbert, Newman et Herbert, nous ont donné des fruits plus juteux, plus fermes et plus charnus que les framboises d'autrefois. Les framboises d'aujourd'hui méritent de figurer à côté des fraises comme fruits de table; mangées fraîches avec de la crème, elles fournissent un dessert appétissant, très rafraîchissant pendant les journées chaudes de l'été. Mélangées avec des céréales, elles fournissent une variété agréable et aident à équilibrer le repas. On peut aussi les utiliser de façons innombrables pour faire des salades, des tartes et des boissons rafraîchissantes d'été.

Les tomates, qui sont les plus appréciées de tous les fruits, sont aussi les plus utiles au point de vue de la santé. Les tomates mûres valent les oranges pour les vitamines, et leur succulence juteuse est spécialement utile en conditionnant l'organisme et en purgeant le sang de ses impuretés.

La Maison de Béthanie

I

Elle baisa ensuite longuement les pieds du Maître et y ré-
C'était à Béthanie de Judée, en l'an 30 de notre ère.
Jésus avait inauguré, depuis quelques semaines, sa campa-
gne d'éducation, de conversion, de recrutement.

Et il allait, ce jour-là, de Jérusalem à Jéricho. On était en
mai. Il faisait plein soleil.

La marche, ses fréquentes allocutions, la chaleur torride,
l'avaient fatigué. A un moment donné, il dit à ses disciples :

— Chers amis, veuillez m'attendre un peu. J'ai besoin de me
restaurer.

— Maître, dit Philippe, n'avons-nous pas là tout ce qu'il faut ?

— Merci ; je veux aussi savoir si nous aurons des amis assu-
rés dans cette bourgade.

Et Jésus, se dirigeant vers une porte, y frappa doucement.

— Que désirez-vous, Seigneur ?

— La paix soit avec vous ! Obligeriez-vous un voyageur, un
passant ?

— Ne seriez-vous pas, Seigneur, le nouveau prophète, Jésus
de Nazareth ?

— Je le suis.

— Entrez, Seigneur, et soyez le bienvenu ! Je m'appelle
Marthe.

— Un verre d'eau, Marthe, pour l'amour de Dieu.

— Un verre d'eau, c'est trop peu, Seigneur !

— Un verre d'eau ne reste point sans récompense.

— Veuillez vous installer là, sur ce divan. Nous vous donne-
rons à manger. Vous vous reposerez quelques jours chez nous.
Vous avez, en effet, l'air fatigué, Seigneur.

— Oui, mais ce n'est pas la peine de vous déranger.

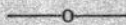
— En attendant, tenez, voilà de la bonne eau fraîche que ma
soeur venait à peine d'aller puiser.

— Votre soeur ? amenez-la que je la connaisse.

— Vous connaîtrez aussi notre frère, un homme bon, et
juste, et craignant Dieu.

— J'ai hâte de les voir tous les deux.

— Ah ! Seigneur, quel honneur vous nous faites et quel bon-
heur vous nous apportez !



Marthe se trouvait seule pour accueillir le Messie.

Marie, sa soeur, et Lazare, son frère, dès que la nouvelle de
l'approche de Jésus s'était répandue, étaient sortis pour du
moins le voir passer.

Quelle ne fut point leur surprise en voyant soudain l'Etran-
ger se détacher du groupe de ses adeptes et se diriger vers
l'hospitalière demeure ! Ils accoururent donc.

Et dans cette rencontre privilégiée, le frère et les soeurs
connurent le délice d'une conversation avec le divin Maître.

Chacune de ses paroles était d'une sagesse inouïe ; chacun
de ses conseils portait lumière et force ; chacun de ses regards
était une bénédiction...

Mais ce plaisir fut court. Jésus, restauré, continua sa route.
Il avait laissé à ses nouveaux amis une promesse de retour.

II

C'était à Béthanie de Judée, en l'an trente et un de notre ère.
Des mois s'étaient écoulés depuis la sympathique rencontre.

Jésus s'était éloigné. Il avait parcouru toute la Galilée et reve-
nait vers Jérusalem pour la Pâque. Fidèle à son bienveillant
engagement, il frappa de nouveau à la porte de ses amis.

Marthe était là, toujours accueillante, toujours empressée,
toujours dévouée ; Lazare était là, toujours fidèle, toujours
saint.

Mais ni Lazare ni Marthe ne pouvaient sourire.

Ils étaient tristes.

— Qu'y a-t-il donc ? fit le Maître.

— Il y a, Seigneur Jésus, que nous ne sommes plus que deux
au foyer, Marie est partie.

— Partie ?

— Oui, partie à la ville, à Magdala.

— Quand reviendra-t-elle ?

— Dieu seul pourrait nous la rendre.

— Que fait-elle là-bas ?

— Sa perdition et celle de beaucoup d'autres ; notre déshon-
neur et celui de tous les nôtres.

— Vraiment ! Marie ? si bonne encore l'an dernier, si tendre,
si spontanée, si ouverte !

— Oui, et, aujourd'hui, pécheresse connue dans toute la ville,
sans honte et sans honneur...

— La pauvre brebis s'est égarée.

— Ah ! Seigneur, si au moins le bon Pasteur dont vous nous
parliez, l'an dernier, pouvait partir à sa recherche !

— Qui sait, Marthe, s'il n'est pas déjà en route.

— Seigneur, en connaissez-vous un bon Pasteur ?

— J'en connais un qui vous ramènera votre brebis.

— Ce sera difficile. Nous avons tout essayé. Il faudrait un
miracle.

— Priez. Je prierai avec vous. Nous serons exaucés.

Et on ne put guère parler que de ce triste départ, de cette
lamentable déchéance, et de la possibilité de ramener la pro-
digieuse dans la voie du salut. La bonté de Jésus rasséréna un
peu les affligés.

— Confiance ! Le bon Pasteur est à sa recherche.

La triste nouvelle, Jésus avait feint de l'apprendre.

Mais l'égarément de Marie n'avait point échappé à sa divine
clairvoyance, ni le séjour de la pécheresse en Galilée.

Aussi, en quittant Capharnaüm pour revenir vers Jérusalem :

— Passons par Magdala, avait-il dit à ses disciples. Il y a là
du bien à faire.

Et le groupe, devisant des plus hautes choses, à pas moyens,
avait cheminé vers la petite ville. Il y était entré, il en était
sorti.

— Maître, avait dit Pierre, ne deviez-vous point vous arrê-
ter dans Magdala pour y faire du bien ?

— M'arrêter, non. Y faire du bien, oui.

Aucun des quatre compagnons n'avait compris cependant de
quelle façon ce bien avait pu s'accomplir. Aucun n'avait re-
marqué qu'une jeune femme, arrêtée soudain sur le pas d'une
porte, stupéfaite de reconnaître Jésus de Nazareth, avait connu
le tendre et pénétrant reproche de son regard... Un regard de
Jésus dans le coeur d'une fille tombée!... Comment résister
à ce miraculeux langage ?

Et, les cinq missionnaires avaient parcouru le long trajet qui
sépare Magdala de Béthanie. Une petite lieue les séparait main-
tenant de Jérusalem.

Ils y étaient à peine arrivés qu'un pharisien cossu, Simon
pressa Jésus et les siens de venir chez lui prendre le repas.

Or, Jésus était encore à table lorsqu'une femme pénétra har-
diment dans la salle, portant un vase d'albâtre rempli de par-
fum. Se tenant en arrière de l'Hôte d'honneur, à ses pieds
rituellement dépouillés de sandales pour la durée de l'hospitalité,
la survenante se proposait de parfumer humblement les pieds
de son mystérieux bienfaiteur.

Mais une émotion violente gonfla tout à coup son grand
coeur ; la contrition, la gratitude, le respect, l'affection des an-
ciens jours firent tout ensemble déborder ses larmes au moment
même où elle se penchait pour vénérer les pieds de Celui qui
était allé à sa recherche dans Magdala.

Mortifiée d'arroser ainsi les pieds sacrés, ingénieuse cepen-
dant, elle dénoua aussitôt son abondante chevelure pour en
essuyer, comme d'un linge, le torrent de ses pleurs.

pandit le parfum précieux qu'elle avait apporté. On pense bien que l'émotion fut générale. Voyant cela, celui qui recevait Jésus, le Pharisien, en vrai pharisien, se disait en lui-même :

— Si cet homme était un prophète, il saurait certainement qui et de quelle espèce est cette femme qui le touche ; il saurait ce qu'elle vaut ; il saurait que c'est une pécheresse.

Jésus, alors, répondant à sa pensée :

— Simon, j'ai quelque chose à te dire.

— Parlez, Maître !

— Un créancier avait deux débiteurs : l'un devait cinq cents deniers et l'autre cinquante. Comme ils n'avaient ni l'un ni l'autre de quoi s'acquitter, le créancier leur remit à tous deux leur dette. Lequel l'aimera donc davantage ?

— Je pense, répondit Simon, que c'est celui qui a reçu la plus large remise.

— Tu as bien jugé, répondit Jésus. C'est pourquoi je te le déclare : Les nombreux péchés de cette femme lui sont pardonnés. Aussi a-t-elle beaucoup aimé. Mais celui auquel on pardonne peu aime peu. Et il dit à la femme :

— Tes péchés te sont remis. Ta foi t'a sauvée. Va en paix.

La pécheresse absoute, rayonnante, s'écria :

— Un seul de vos regards, ô bon Maître, m'a transpercé le coeur ; une seule de vos paroles me donne le ciel. Que rendrai-je au Seigneur pour un si grand bienfait ?

III

C'était à Béthanie de Judée, l'an trente-deux de l'ère chrétienne. Marie, convertie, au grand bonheur de Marthe et de Lazare, avait réintégré le foyer. On avait tué le veau gras, comme dans la parabole chère au grand Ami. O merveille de la grâce et de la fidélité ! Marie, de pécheresse était devenue sainte. Elle avait suivi de temps à autre le divin Maître avec d'autres pieuses femmes, pour s'imprégner de sa doctrine et de son amour. Et elle ne vivait plus que pour le Ciel. Or, Jésus, qui connaissait cette persévérante ardeur, voulut la récompenser par son auguste visite. Il apparut donc, à l'approche de la fête des Tabernacles. C'était en octobre. Il venait se reposer de lointaines courses de recrutement et de conquête.

Lazare avait couru aux provisions. Marthe, l'ainée, la maîtresse du logis, s'affairait, avec un empressement bien explicable, à la préparation du repas, allant, venant, donnant des ordres.

Marie, elle, dépouillée de tous ces matériels soucis, tenait compagnie à l'Hôte vénéré. Elle avait bien aidé un peu sa soeur ; mais le travail avait été de courte durée. Elle était venue s'asseoir, disciple, aux pieds du Maître, l'interrogeant et l'écoutant, avec une avidité jamais satisfaite.

C'est qu'elle avait juré de laver, dans un amour parfait, les souillures de sa vie passée ; et cet amour, elle en demandait le secret à l'Amour même. Moments précieux entre tous ! instants bénis ! instants préférables à tout autre plaisir ! même celui de préparer le repas de l'Hôte fatigué...

Marthe ne l'entendait pas tout à fait de même. Elle aussi aimerait se tenir aux pieds de Jésus. Et comme elle y retournerait plus vite si elle avait l'aide continue de la cadette ! Pourquoi elle aux soins de l'hospitalité et Marie à la joie de la contemplation ? S'arrêtant donc soudain devant le Sauveur, elle dit, avec un certain dépit :

— Maître, vous ne vous mettez donc pas en peine de ce que ma soeur m'a laissée servir ?

Le reproche était à double adresse. Il ne s'expliquait que par l'attraction du Visiteur et l'ardeur que Marthe éprouvait de l'écouter elle aussi et de ne rien perdre de sa conversation. L'Hôte bien-aimé régla l'incident avec une douce autorité :

— Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu te troubles au sujet de beaucoup de choses. Or, s'il y a beaucoup de choses utiles, une seule chose est nécessaire.

— Laquelle donc, Seigneur ?

— Oublier les soins matériels ; écouter Dieu qui parle ; se donner à lui sans réserve ; l'adorer, l'aimer, ne vivre que pour Lui.

Marie a choisie la meilleure part ; elle ne lui sera point ôtée.

— Seigneur, vous allez m'attrister...

— Marthe, ton application, ton entrain, ton dévouement ne m'ont point échappé. Je ne t'ai point blâmée de tes soins, de ton empressement ; mais je t'ai reproché de vouloir que ta soeur s'arrache à un soin plus élevé, la meilleure part.

Et dès lors, par un charisme bien digne du Dieu fait homme, l'esprit de Marthe s'ouvrit à des lumières insoupçonnées.

Elle comprit que, si la fidélité des saints honore la justice divine et leur vaut un bonheur spécial, le retour des pécheurs infidèles fait éclater la divine miséricorde et vaut, aux convertis, un bonheur non moins spécial.

Elle comprit que, parmi les familiers du Seigneur, la vocation, toujours providentielle, toujours ordonnée à la gloire de Dieu et de son Eglise, voue les uns aux missions d'oraison et les autres missions de travail.

Elle comprit que, chacun soignant la tâche assignée par le Maître, a pour soi-même la meilleure part, celle qui lui sera la plus profitable ; mais que, par ailleurs, chacun doit se garder ou de mésestimer son obéissance, ou encore d'envier l'obéissance du prochain.

IV

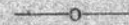
Aujourd'hui encore, l'Esprit Saint souffle où il veut, semant les bons désirs, stimulant les saintes entreprises, embrasant les faibles ardeurs de la convertie.

Dix-neuf siècles se sont écoulés. Jésus passe toujours. Jésus visite les familles amies. Il y entre au jour de la première communion ; il y revient fréquemment. Il cause. Il s'intéresse aux chrétiennes et surnaturelles ambitions des parents dont les enfants grandissent.

Puis, un jour, c'est la tristesse, le chagrin, le déshonneur parfois.

Une fille est tombée au chemin ardu de la vertu. On implore le bon Pasteur de ramener la brebis égarée. Et le sujet de tant d'alarmes, le sujet de tant de sollicitudes, le sujet de tant de bienfaits méconnus, connaît la divine componction. Le Jésus de la communion se révèle le Jésus de la conversion.

La Madeleine renonce à sa vie de péché, se prosterne, repentie, aux pieds de son Sauveur et se relève, régénérée, engendrée de nouveau à la vie de la grâce. Jésus passe toujours, affermissant les bons, convertissant les mauvais.



Dix-neuf siècles ont passé. Et le foyer de Béthanie existe toujours, multiplié par la bonté conquérante de l'Hôte bien-aimé. C'est le foyer où la grâce a ramené le fils ou la fille prodigues et changé en enfants vertueux des sans-coeurs. C'est le foyer où le cercle de famille, brisé, s'est ressoudé dans un bonheur plus grand que le premier.

Béthanie, le foyer béni, il existe à Québec, au numéro quatorze de la rue Couillard, où, sous la bure religieuse, dans la chasteté reconquise, dans l'obéissance parfaite, dans la pauvreté absolue, dans l'abnégation totale, dans la réclusion volontaire d'un cloître impénétrable, des filles, des jeunes filles, au coeur ardent mais trop longtemps égaré, au coeur contrit enfin et désireux d'amour vrai, sont revenues s'asseoir aux pieds du divin Maître, pour goûter désormais sans cesse l'indéfinissable charme de la compagnie de Jésus.

Béthanie, asile béni des saints repentins, des saintes expiations, et des amoureux colloques, est au numéro quatorze de la rue Couillard, à Québec.

L'Éducation familiale au Canada

Le Comité Canadien de l'Éducation Familiale, qui a son siège à Québec, et que préside l'honorable M. Cyrille-F. Delage, président du Conseil de l'Instruction Publique, continue d'activer la campagne d'éducation familiale dans le sens indiqué par la Commission Internationale.

Dans les 183 écoles ménagères canadiennes-françaises, l'éducation familiale tient une large place au programme des études. Plus de 40,700 jeunes filles s'y préparent présentement, à orienter la vie canadienne selon les principes de la prévoyance, de l'économie, du savoir-faire ménager, de l'hygiène morale et corporelle, de l'administration domestique bien équilibrée, etc.

Ces jeunes filles sortent des écoles, académies et couvents munies de diplômes qui les qualifient pour l'enseignement dans les écoles primaires canadiennes. Les principes et la pratique acquise sont transmis par elles aux générations nouvelles, et, cela depuis plus de trente ans. C'est peut-être pourquoi la crise mondiale du présent a moins ébranlé qu'ailleurs les assises de la société au Canada. La vie familiale, villageoise et campagnarde surtout, ne s'y est point désagrégée. On retrouve, dans les parlements même, l'influence bienfaisante et durable de l'éducation donnée aux femmes canadiennes depuis près d'un demi-siècle. Et ce sont des élèves des Ecoles ménagères qui fondent et qui dirigent les Cercles de Fermières et nombre d'oeuvres sociales féminines au Canada.

Des évêques et d'éminents religieux, des ministres, des députés, des sociologues et des éducateurs laïcs, intensifient la propagande des idées saines en matière d'éducation familiale. Lettres pastorales, tracts, conférences à la radio, rapports présentés à des congrès annuels, convergent vers les fins que poursuit dans le monde la Commission Internationale d'Éducation familiale.

Le Secrétaire du Comité Canadien, M. Alphonse Desilets, a donné à lui seul depuis quatre ans, plus de vingt conférences publiques sur la vie familiale, dans les principaux grands centres de la province de Québec, ainsi qu'en Nouvelle-Ecosse et en Ontario. Cette année même, un congrès du bien-être de l'enfance et de la famille se tenait, en mai, à Ottawa, capitale du Canada. M. Desilets y parla au nom du Comité Canadien d'Éducation familiale et mit sous les yeux des congressistes des deux langues les principes et les moyens d'action que préconise le Département de l'Instruction Publique de Québec, et qui sont à peu près les mêmes que ceux de la Commission Internationale d'Éducation familiale.

Les écoles de coupe et de couture de la région de Québec

Plus de 600 dames et jeunes filles ont suivi les cours de Coupe et de Couture, d'octobre 1932 à avril 1933, dans la région, à l'École Technique de Québec, à Notre-Dame de Lévis, à Lauzon et à l'Ancienne-Lorette.

Les exhibits du travail exécuté pendant ces cours témoignent de l'application des élèves et de leurs succès. Ces travaux sont très près de la perfection, comme on a pu en juger par l'exposition tenue à l'École Technique.

Les élèves des Cours de Coupe et de Couture à l'École Technique étaient au nombre de 254.

Les cours ont été donnés par Mlles Laliberté, Julien, Pérusse, Béland et Rochette, madame Arthur et M. Renaud.

165 élèves ont passé leurs examens théoriques et pratiques.

Les devoirs sont corrigés sur 50 points.

150 candidates aux examens ont mérité leurs certificats. Sur

150 candidates, 77 ont conservé 4/5 de leurs points.

Les élèves admises aux examens suivaient les cours depuis deux ou trois ans.

Plus des 3/4 de ces travaux, habits d'hommes et d'enfants, robes, manteaux, salopettes, sous-vêtements ont été faits dans des vêtements usagés. Les cours de l'Instruction Publique sont à base d'économie.

Des Prix ont été offerts par: l'hon. Surintendant de l'Instruction Publique, une médaille de bronze et trois volumes; M. Lionel Bergeron, secrétaire de l'Instruction Publique, quatre volumes; Mme L. Bergeron, M. et Mme A. Desilets, M. et Mme Paul Bergeron, Mlles Laliberté, Julien, Rochette et Ferland, professeurs.

La remise solennelle des certificats et des prix a été faite le 26 avril dernier sous la présidence de M. Lionel Bergeron, secrétaire et sous-ministre de l'Instruction Publique.

Cours d'enseignement ménager

DES SOEURS DE LA CHARITE (SOEURS GRISES)
DE MONTREAL

1er Manuel, répondant au cours moyen (3e et 4e année prim.)	..70
2me " " " " sup. (5e et 6e " " " ")	..70
3me " " " " comp. (7e et 8e " " " ")	..90
4me " " " " prim. sup. (9e et 10e " " " ")	..50
Education Chrétienne ou Précis de Psychologie et de Pédagogie familiale35

Il est fait aux Ecoles Ménagères une Remise de 50%

N.B. — Si chaque paroisse ou municipalité prenait une série pour chaque école, pour plus d'économie, l'envoi pourrait être fait par l'express.

Prière d'écrire à R. Soeur St-Gabriel, Hôpital Général des Soeurs Grises, 1190 rue Guy, MONTREAL.

L'Eau et le teint

Il est bon de soigner son teint, car la fraîcheur de la peau est pour beaucoup dans la beauté d'un visage. Mais trop de zèle risque de nuire.

Ainsi certaines personnes, sous prétexte qu'elles ont la peau fragile, en viennent à se nettoyer le visage avec des crèmes ou des pommades.

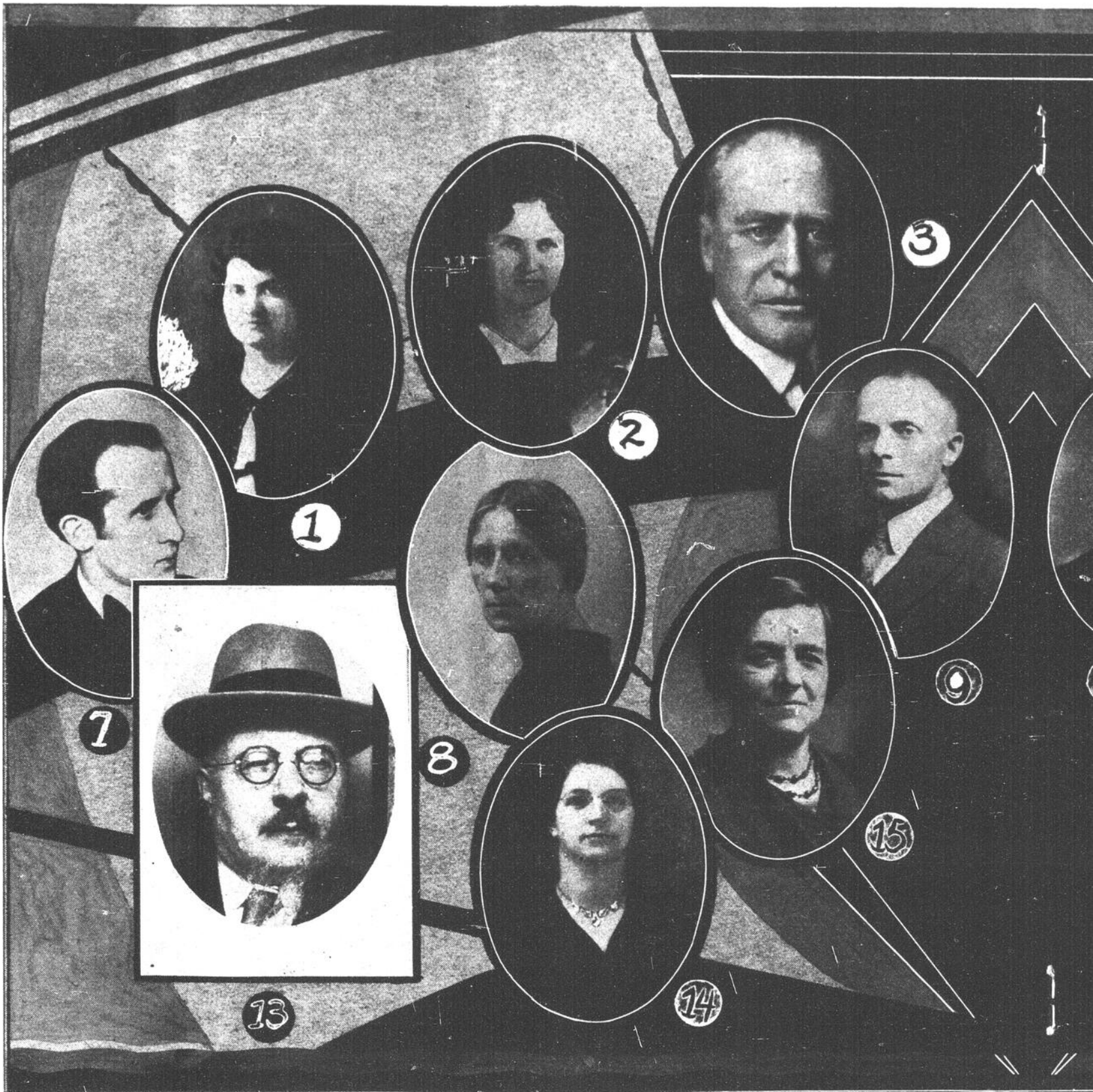
C'est une erreur regrettable.

L'eau ne provoque pas de gerçures, même sur les peaux fines et délicates, lorsqu'on a soin d'éponger soigneusement le visage après les ablutions matinales et la toilette du soir.

Loin de nuire à la beauté du teint, l'eau est excellente pour la santé de l'épiderme. Elle rend plus active la circulation du sang, tonifie les muscles et donne une vie nouvelle aux tissus sous-cutanés.

Il est bon, pour conserver la jeunesse et la fraîcheur de la peau, de provoquer une petite réaction en se lavant tout d'abord à l'eau tiède savonneuse, pour débarrasser les pores de toutes les impuretés, puis en tapotant toute la surface du visage avec une éponge imbibée largement d'eau très fraîche, qui fait l'effet d'une douche froide.

Le Cercle des fermières de l'Islet



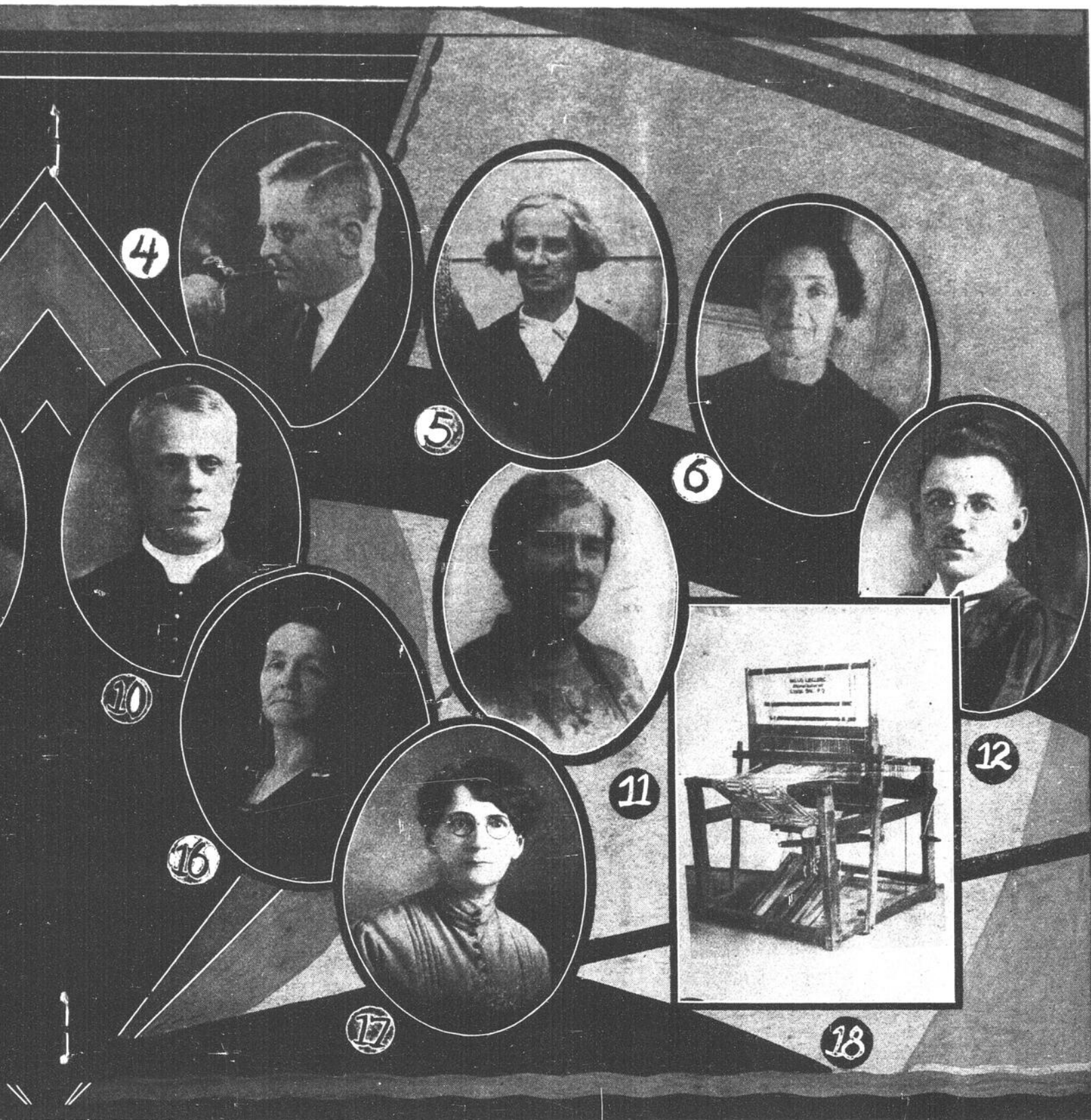
La Photographure Artistique Env., Québec.

- 1.—Mlle Eugénie Giasson
2^{ème} trésorière
- 2.—Mme Edmond Couillard
Conseillère
- 3.—M. Fernand Fafard, M.P.
Président du Comité d'Organisation

- 4.—M. Georges Bouchard, M. P.
Agronome fondateur
- 5.—Mlle Clara Mercier
Trésorière actuelle
- 6.—Mme Léonce Lamarre
Conseillère

- 7.—M. Alphonse Desilets Dir.-fondateur
des Cercles de Fermières de la Province
- 8.—Mme J.-Adélar Godbout
1^{ère} trésorière
- 9.—Honorable J.-Ad. Godbout, Ministre
de l'Agriculture, Agronome et directeur
du Cercle de l'Islet, 1922—25

Islet célèbre son 10^e anniversaire



ateur
nce

istre
eur

- 10.—M. le curé J. Donaldson
Aumônier
11.—Mme (capt) Ernest Caron
Lectrice-bibliothécaire
12.—M. Bruno Potvin
Agronome actuel

- 13.—M. Henri Boisvert, N.P.,
Directeur actuel
14.—Mme Joseph Lemieux, (fils)
Secrétaire actuelle
15.—Mme Georges Fortin
1^{ère} vice-présidente et fondatrice

- 16.—Mme Amédée Fournier, Présidente
du Cercle de L'Islet, Présidente gé-
nérale des Cercles de Fermières de
la Province
17.—Mme Thomas Labbé
2^{ème} vice-présidente
18.—Le métier des Fermières de l'Islet.

Contre la paralysie infantile

La paralysie infantile est transmise par un germe. Elle se déclare le plus souvent pendant les mois d'été, principalement parmi les enfants, surtout ceux âgés de moins de cinq ans. L'observation des conseils donnés ici aidera vos enfants à éviter cette maladie.

La paralysie infantile ressemble au début, à beaucoup d'autres maladies contagieuses. L'enfant dont la santé a été excellente devient agité ou engourdi, se montre irritable et ne veut pas être troublé. Il peut vomir ou être dérangé, mais la constipation est de règle. Il peut souffrir de maux de tête ou de douleurs dans les muscles. Parfois des convulsions se manifestent. L'enfant est fiévreux. Rien de plus n'apparaît et cependant dans les vingt-quatre à soixante-douze heures l'enfant peut devenir incapable de mouvoir les bras ou les jambes.

Gardez vos enfants propres. Baignez-les souvent. Obligez-les à se laver les mains et la figure avant les repas. Ne leur permettez pas de faire usage de serviettes publiques.

Donnez à chaque enfant son mouchoir particulier. Enseignez-lui à se moucher et à se couvrir le nez et la bouche lorsqu'il éternue ou tousse. Enseignez-lui qu'il ne doit pas s'introduire les doigts dans le nez ou la bouche.

Donnez à chaque enfant sa brosse à dents particulière. Voyez à ce qu'il en fasse usage soir et matin. Gardez-lui les dents propres et faites remplir les cavités.

Enseignez-lui à ne jamais faire usage d'une tasse ou d'un verre qui a servi à d'autres.

Donnez-lui amplement d'eau à boire. Interdisez l'usage du thé et du café.

La nourriture doit être simple et facile à digérer. Ne servez pas d'aliments frits.

Faites usage de lait propre, pasteurisé, ou de lait provenant de vaches examinées régulièrement en vue de la tuberculose.

Couchez les enfants de bonne heure. Les plus jeunes devraient faire la sieste.

Assurez-vous que les intestins de vos enfants fonctionnent régulièrement.

N'employez pas de remèdes brevetés. Les sacs de camphre ou de pharassa foetida sont inutiles. Méfiez-vous des annonces malhonnêtes de charlatans intéressés à votre bourse, mais non à vos enfants.

La Mère au Foyer

La famille est un petit royaume, la mère en est la reine, et la révolution n'est pas à craindre si cette dernière a de fait comme de droit les privilèges d'une reine; c'est aussi la première et la meilleure société coopérative qui existe. C'est la première, puisqu'elle est fondée sur un droit naturel conféré au premier homme et à la première femme de s'associer ensemble pour vivre et survivre dans leurs descendants. C'est aussi la meilleure, car c'est dans la famille que s'enseignent et s'apprennent d'abord les vrais principes d'union, de justice et de charité qui régissent et doivent régir toute la société.

Sans union, pas d'autorité, et partant, ni éducation solide possible. Et la grande plaie de notre siècle, c'est le manque, la faillite, devrais-je dire, de l'autorité et d'une éducation solide donnée au sein de la famille. Il en résulte que beaucoup de gens entrent dans la vie active sans discipline, sans connaissances pratiques et principes sociaux suffisants pour réussir. Pourquoi! Parce que c'est la vie de famille bien organisée qui procure le sens de la discipline, les connaissances indispensables pour la conduite de la vie, et l'orientation morale nécessaire vers les principes sociaux à la base de la société.

La faillite de la discipline dépend de celle de l'autorité des parents. Et ce premier mal est une boîte de Pandore répandant dans la nation tous les maux qui la gangrèment et la tuent. Indirectement, notre situation économique même en ressent un terrible contre-coup. Et ma foi, je me demande si, au point de vue national, nous n'avons pas tort de tant dépenser d'argent et attribuer tant d'importance à tous ces étrangers indésirables, instables, et peu susceptibles d'une adaptation réelle à nos moeurs, notre vie ethnique, quand, dans le même temps, la famille canadienne de plus en plus incapable de trouver en elle ses attaches de solidarité, constate avec frayeur, plusieurs de ses enfants détachés d'elle non seulement, de corps, mais d'esprit, et exposés de ce fait, à toutes les incertitudes du lendemain, et sans boussole pour leur orientation future, et leur établissement définitif.

Où sont les tenaces, les lutteurs, les valeureux qui ont fait et conservé la race canadienne dans des temps plus durs que ceux que nous traversons? Fermières, mères de famille, chacun dans votre milieu, chacun suivant vos moyens, redonnez à vos enfants des vertus solides, des exemples surs, une éducation simple et forte. Tant vaut la mère, tant vaut la famille. Tant vaut celle-ci, tant vaudra la société. Mères de famille sauvez nos foyers, et vous sauverez tout le monde, car vous êtes la reine du foyer.

Adrien DESAUTELS.

Dernière prière du laboureur

Seigneur! le froid me gagne et mon vieux corps se brise,
Tous mes membres sont las d'avoir tant travaillé;
Je veux aller dormir auprès de mon église
Après avoir veillé!..

Pendant quatre-vingts ans j'ai marché dans la plaine,
J'ai labouré la terre et fauché les blés drus;
Accorde-moi d'aller rejoindre en Ton Domaine
Les amis disparus!

Toujours soumis aux lois que Tu nous as tracées,
J'ai protégé le faible, abrité le passant,
Et je sens remonter des tendresses passées
En mon cœur paysan.

Le jour est arrivé de clore ma paupière:
Je ne reverrai plus les champs que j'ai semés;
Mais les vents de chez nous mêleront ma poussière
Aux sillons tant aimés...

Mes gars continueront la tâche bien honnête
De travailler le sol et de fournir le pain;
Et pour que la Nature à leurs efforts se prête
Etends sur eux Ta main!

Et reçois en Ton Ciel l'humble enfant de la Terre,
Si, de T'avoir servi quatre-vingts ans passés,
Tu crois, dans Ta justice et Ta bonté de Père,
Seigneur, que c'est assez...

Francis DESROCHES.

TRAVAUX DOMESTIQUES

Coupe et Couture

Il y a quelques semaines, une note paraissant dans nos quotidiens québécois, annonçait la reprise des Cours gratuits de Coupe et de Couture donnés sous les auspices du Département de l'Instruction Publique.

Plus d'une dame et jeune fille, intéressées aux sciences domestiques, apprirent avec satisfaction, la bonne nouvelle. Elles se rendirent, nombreuses, le soir du 24 octobre dernier, à l'ouverture de ces cours; et depuis, chaque semaine, le même contingent féminin assiste aux intéressantes démonstrations données par Madame Isabelle Arthur, couturière diplômée de l'École Pratique de Coupe de Paris, (Académie Day-kou.) La prochaine série de leçons sera dirigée par la doyenne des maîtresses de coupe, Mademoiselle Laliberté.

Chaque automne la reprise de ces cours suscite de nouvelles adeptes. L'intérêt va grandissant à mesure que s'accroît le bien fondé et les résultats heureux qui en découlent.

Que de Dames déjà adonnées à la coupe et à la confection des vêtements, mais non initiées aux menus secrets, se félicitent aujourd'hui — grâce à cette innovation — de mieux approfondir cet art et de manier encore avec plus de dextérité la fine aiguille!

Que de jeunes filles dont le "Prince charmant" aime à vanter la valeur, deviendront compétentes si elles veulent bien mettre à profit ces données économiques et pratiques.

Dès le début de la présente année, la manche qui joue un si grand rôle dans les modes féminines actuelles, fut l'objet d'une étude détaillée. Sur un modèle primitif qui servit de base, une variété de manches: Melon, Ballon, Gigot, voire même Evêque, etc., etc., prirent corps tour à tour.

Dame la Mode, amie des jeunes coquettes et de tout élément féminin se piquent, avec tact et mesure, de "modernisme", est l'héroïne du moment.

Sa personnalité si complexe et versatile, changeante à l'égal des jours, puisque chaque heure, — pourrait-on dire — apporte sa nouveauté, réveille, même pour les expertes, toute une gamme d'imprévus et d'inconnus.

De là, l'intérêt sans cesse en éveil, pour le professeur chargée de communiquer sa science, ainsi que pour l'élève assoiffée de toujours savoir, connaître, apprendre et posséder davantage.

Aussi, est-ce de cœur joie, que chaque semaine, différents groupes travaillent dans une des vastes et belles salles de l'École Technique, aménagée à cet effet.

Trop vite s'y écoulent les soirs!... Trop vite aussi, s'amènera l'an neuf pour celles qui, d'ici là, ayant sur le métier robes et mantes jolies, manqueront de loisirs pour compléter leur création.

Dans la confection de ces vêtements, le plus souvent déjà usagés, vous conviendrez que l'invention et l'imagination jouent un rôle non moins indispensable que celui des ciseaux ou de l'aiguille.

Souvent il faut faire quelque chose avec... rien, ou presque; marier teintes et tissu qui semble encore trop peu usé pour être mis au rancart.

Alors s'opèrent des prodiges!... Cette petite robe dans son genre exclusif, coûtant peu d'argent mais beaucoup de

travail, devient celle que l'on préfère à toute autre, quitte, le moment venu de s'en départir, à la remplacer par sa suivante obligée.

* * *

Quoi! tant dire et tant écrire, songez-vous, sur un sujet si vieux, et pourtant toujours jeune! Mode, coquetterie féminine, fantaisie du siècle dont le but s'arrête à la femme, va pourtant jusqu'à l'homme... L'homme, rêvant de tout ce qui charme son oeil, plaît à son bon goût et enjolive délicieusement sa vie...

Vaine n'est donc pas l'étude de cette science domestique destinée à parer artistiquement la femme tout en maintenant l'équilibre du budget familial.

Dignes d'encouragement, de reconnaissance et d'éloges, sont donc de ce fait, nos autorités gouvernementales pour le maintien de ces Cours gratuits de Coupe et de Couture dont nous sommes heureuses de bénéficier et de favoriser, — chaque fois qu'il en est possible — l'extension.

Les cours de janvier à avril, à l'École Technique de Québec, sont donnés par Mlle Anna Laliberté et quelques autres spécialistes.

Julie-Anne BUREAU.

Québec, novembre 1932

Le lavage et le blanchiment de la laine domestique

Après la tonte, la laine doit être débarrassée d'une substance gluante connue sous le nom de suint. Pour cela on procède soit au lavage simple qui consiste à baigner le mouton avant la tonte, c'est le lavage à dos; soit au lavage de la toison après la tonte, c'est le désuintage.

Avant l'opération du désuintage, étendre la laine sur le plancher et la trier par qualité. — Grouper ensemble pour le lavage la laine du dos, des côtés, de l'épaule, des flancs et du bas des hanches. Laver séparément les laines de qualité inférieure. Mettre de côté les catégories de laine sale et les laver seules.

Après le triage, placer la laine sur une clôture et la battre pour en faire sortir les poussières — Enlever ensuite à la main les mèches vrillées, feutrées, les pailles et résidus de toutes sortes. La laine est alors prête à être lavée.

DESUINTAGE. — Préparer le bain de désuintage dans des cuvettes pour cela, l'eau est portée à une température telle qu'on puisse y endurer la main. Le bain étant à point, introduire la laine, la remuer, la soulever, l'agiter délicatement. — Laisser dans ce bain, 15 à 20 minutes. — Enlever la laine à l'aide d'un bâton net, la rincer une fois à l'eau claire, la secouer et la faire sécher par une belle journée.

Le séchage terminé, étirer et démêler la laine avec soin, puis mettre chaque catégorie dans des sacs séparés et l'envoyer au moulin à carder. Il est très important de ne pas mélanger les différentes qualités de laine pour le cardage. le résultat obtenu ne donnerait pas satisfaction.

Les différentes opérations du cardage terminées, la laine est filée pour la chaîne, la tissure et le tricot.

Si la laine filée ne possède pas la blancheur désirée, la

mettre en écheveaux sur le dévidoir, puis la laver à l'eau savonneuse en l'agitant doucement dans la cuvette. Rincer dans deux eaux claires puis passer à l'eau légèrement bleuie. — Egoutter, secouer puis mettre à sécher par une belle journée sur une corde, une clôture ou sur l'herbe propre.

LAINES VRILLÉES OU ONDULÉES. — Pour faire disparaître cette tendance qu'ont les brins de laine à se contourner sur eux-mêmes, disposer la laine sur le dévidoir, l'arroser avec de l'eau bouillante puis la laisser sécher ainsi une couple d'heures. L'enlever puis finir le séchage sur un dossier de chaise ou tout autre endroit favorable.

LAVAGE DES LAINAGES. — Tous les agents chimiques chlorure de chaux, carbonate de soude (soda à laver) lessive, caustique, savon fort, attaquent et brûlent les fibres de la laine et augmentent sa tendance à rétrécir et à se feutrer. — L'ammoniaque, le borax et un savon doux seuls peuvent être employés. — Une chaleur trop élevée, le frottement, des changements marqués de température, (eau trop chaude ou trop froide) occasionnent encore le rétrécissement et le feutrage.

FACON DE PROCEDER POUR LE LAVAGE. —

Préparer une solution abondante de savon doux taillé en fines lamelles ou de flocons de "LUX" dissous avec de l'eau bouillante en agitant pour obtenir une mousse épaisse, puis ajouter de l'eau froide jusqu'à ce que la température désirée soit obtenue. — Ajouter les lainages si une machine à laver est utilisée; faire agir pendant 10 à 15 minutes. — Si le lavage est fait à la main, soulever, remuer délicatement les lainages de bas en haut, cette manipulation légère fera sortir les saletés, les poussières emmagasinées dans les fibres de la laine. Ne pas frotter les lainages, s'ils sont très sales, employer deux solutions d'eau savonneuse. Rincer deux fois à l'eau claire.

Ne pas tordre les vêtements de laine, les presser pour en exprimer l'eau ou les passer dans une tordeuse à rouleaux lâches à deux ou trois reprises.

Suspendre les vêtements de flanelle tissés sur des supports, presser fréquemment les extrémités pour éviter que l'eau ne se retire et ne demeure dans les parties basses du vêtement.

Une belle journée est essentielle pour le séchage. — Ne pas étendre les lainages dehors en hiver ou par une journée très froide. Les étendre dans la maison, mais non à un endroit trop rapproché du poêle. — En été, ne pas les étendre sous les rayons d'un soleil ardent. Un temps clair avec peu ou point de vent est le plus favorable pour obtenir entière satisfaction.

Après l'extraction de l'eau, étendre les lainages tricotés sur une surface plate (table). — Les étirer en ayant soin de se conformer soigneusement aux dimensions et mesures originales.

REPASSAGE. — Repasser les lainages sur l'envers avec des fers modérément chauds. S'il sont trop secs, les couvrir d'un linge humide.

LAVAGE DES COUVERTURES DE LAINE. — Même procédé que pour les lainages.

Rincer les couvertures deux fois à l'eau claire pour faire disparaître tout vestige de savon.

Suspendre sur deux cordes si possible pour permettre à l'air de circuler au centre, mettre la pesanté égale sur chaque côté de la corde. — Bien étirer les bouts et brosser les couvertures pendant qu'elles séchent, vos couvertures deviendront légères, spongieuses et d'une belle couleur.

ALMA CHAMPOUX, D. E. M.
Instrictrice officielle.

Une belle page à méditer.

Nous faisons nôtres les considérations suivantes, que publiait récemment notre confrère "Le Bulletin de la Ferme". Elles sont remplies de sagesse et de sens pratique. — N.D.L.R.

Le pain chez soi, c'est-à-dire "cuit" à la maison, est, nous l'avons démontré dernièrement, une source d'économies très appréciables et constitue en même temps un moyen de manger mieux et meilleur. L'annonce d'une brochure récemment publiée par le Ministre de l'Agriculture de Québec—annonce qui paraît dans une autre colonne—nous invite à pousser plus loin notre enquête sur les économies à réaliser dans la plupart des maisons de cultivateurs, d'ouvriers, d'employés... et d'un peu tout le monde.

Rapidement nous glissons sur la pente qui conduit à des dépenses exagérées pour la table. Dans une foule de maisons ce n'est plus sur la terre que l'on compte pour nourrir la famille, mais sur le marchand du village, sur l'épicier du coin. On ne sait presque plus demander à la terre de fournir la très forte majorité des aliments que consomme la famille; à coups de piastres on achète de plus en plus chez le marchand. Ce système s'aggrave, en premier lieu, la plaie des achats à crédit, des comptes qui traînent et qui sucent avec avidité les revenus de la ferme. Et puis, mal qui n'est pas moins grave, on transforme l'alimentation naturelle en alimentation artificielle, on se bourre de toutes sortes de produits qui n'ont de valeur que ce qu'en dit le plus souvent l'annonce flamboyante; les aliments essentiels sont mis de côté et les estomacs sont surchargés de sucreries, de marinades indigestes, de pâtisseries fades et vides, et que sais-je encore.

La bonne vieille mode de transformer chez soi le plus possible des choses nécessaires à la vie est en train de mourir. Au lieu de demander au sol, en quantité et en variété, les bons légumes, les fruits savoureux, les laitages, enfin ce qu'il faut pour soutenir la famille, il semble qu'on n'ait plus souci que de cultiver pour l'alimentation des animaux. Les humains? Ils sont à la charge du marchand dont la clientèle et le volume d'affaires grossit de façon anormale. Chose encore plus étonnante: ceux qui cultivent légumes et fruits sont bien souvent des gens sur la table desquels ne figurent les légumes (autre que la patate) et les fruits (sauf quelques confitures). La variété du régime alimentaire s'en ressent effroyablement; et sa valeur en chaleur, en énergie, en muscle et en os également.

N'y aurait-il pas moyen de faire de notables économies en retournant au système des anciens qui eux n'étaient pas esclaves du marchand. Il n'est pas défendu d'améliorer, mais on ne peut nier qu'ils savaient excellentement tirer du sol presque tout ce qu'ils mettaient sur leurs tables et qui faisait d'eux des corps solides.

La question des conserves entre ici de plein pied dans l'actualité. Il s'en fait une formidable consommation et on ne peut nier que ce soit un moyen excellent de varier la diète, et de donner à la ménagère prise au dépourvu une chance de se tirer d'affaires avec honneur. Mais, chose étrange, le grand fournisseur de conserves, ce n'est pas le cultivateur qui récolte à loisir, c'est le marchand qui ne fait que la récolte des piastres! Et pourtant, est-il quelqu'un mieux placé que le cultivateur pour faire chez lui, sans déboursier un sou, tous les genres de conserves possibles? Imaginez quelle économie à la fin de l'année, pour un très grand nombre de familles, si, au lieu de les acheter, on les faisait tout simplement chez soi.

Ce n'est certes pas la matière première qui manque, et une élite de cultivateurs savent le prouver qui, chaque année, remplissent leur garde-manger des centaines de bocaux con-

tenant: légumes, fruits, viandes. Il leur a fallu un tout petit peu d'esprit d'organisation, quelques renseignements techniques, des essais peu dispendieux, et maintenant ça marche tout seul. L'outillage bien simple est toujours prêt; voici le temps des fruitages: on se met rondement à mettre des fruits en conserve; au fur et à mesure que haricots, betteraves, carottes, pois, blé d'Inde, etc., sont à point, on fabrique sans tarder l'approvisionnement requis pour la maisonnée. Les volailles se vendent mal ou pas du tout: au lieu de les laisser en perte on les transforme en délicates conserves. Et il faut lire le bulletin de M. Grisé pour se rendre compte que toute viande peut aisément prendre le chemin du pot de conserves. Songez que tout cela coûte à peine le prix des bocaux; songez quelle variété cela offre à la ménagère pour préparer son menu de chaque jour; songez que tout ce que fournit la terre à si peu de frais, c'est autant qu'on s'exempte d'acheter chez le marchand à coup de piastres, ces braves petits morceaux de papier qui sont si commodes pour faire marcher les affaires de la ferme, etc.

Et, en dehors de la question des conserves, le régime alimentaire peut fort bien s'améliorer en légumes, pour peu qu'on se donne la peine d'en garder dans sa cave. Combien de cultivateurs cultivent de grandes étendues de choux, navets, carottes, betteraves et qui n'en voient presque jamais sur leur table? Allez voir dans la cave: la pénurie de la table correspond à la pauvreté de la cave. C'est pour faire manger les autres qu'ils cultivent, selon toutes apparences!

Et que dire de la pièce de blé qu'on pourrait aisément cultiver pour faire la farine avec laquelle on cuira le bon pain de ménage! Que dire du petit carré de sarrasin qui donnera ces galettes à délicieuse saveur de terroir et qu'on voit si rarement de nos jours! On a tout lâché et voilà qu'on est devenu esclave des marchands pour le moindre repas: pas de farine, pas de légumes, pas de pois, pas de fèves, pas de fromage... Que reste-t-il? Des patates, de la viande! C'est mince, trop mince en temps de crise exigeant les moindres déboursés. Pour sortir de là, forcément, on devra revenir aux méthodes frugales des ancêtres; seules elles sont capables de nous libérer de l'esclavage du commerce.

Certes, la saison n'est guère propice à la fabrication de toutes sortes de conserves, à la récolte de tant de choses qui font une alimentation saine et peu coûteuse. Mais il n'est pas défendu de profiter de l'hiver pour faire un programme constructif de cultures à exécuter dès le printemps prochain. Demandons à la terre le maximum de ce qu'elle peut donner et pour l'homme et pour les animaux de la ferme. Là sera une source considérable d'économies, en même temps une source de satisfaction, de plaisir; une source aussi de force, de vigueur, de santé.

Et si, pour réussir dans cette entreprise, il faut l'aide de tous les membres de la famille, qu'on ne se gêne pas d'appliquer chez soi les principes de la saine COOPERATION. L'entente, le retour au bon sens, feront ce miracle de diminuer les dépenses, de faire baisser le coût de la vie chez l'habitant de chez nous, de rendre la race plus forte, plus saine et plus heureuse.

Aidons-nous mutuellement

Pour adoucir les misères du temps présent, les Souverains Pontifes ont indiqué la formule très simple du Christ lui-même: "Aimez-vous les uns les autres." c'est-à-dire: "Aidez-vous mutuellement." C'est le principe de cette "justice sociale" qui, seule peut régénérer le monde actuel. Ce principe, il faut l'appliquer chez nous d'abord, par une coopération sincère, loyale, effective et immédiate.

M. Albert Rioux, dans "La Terre de Chez Nous" rappelle à tous ce moyen efficace d'améliorer le sort des classes souffrantes. Lisez bien ceci et agissons de même.

"Si cultivateurs et ouvriers savaient combien ils peuvent s'entraider comme producteurs et consommateurs. La seule ville de Montréal importe annuellement des autres provinces et des pays étrangers, pour une vingtaine de millions de dollars de produits agricoles que nos agriculteurs québécois pourraient fournir. Ceux-ci utiliseraient ces revenus supplémentaires en employant plus de main-d'oeuvre, en achetant des produits manufacturés, donc, en procurant plus de travail aux ouvriers.

"Les deux groupes ne pourraient-ils se rencontrer directement par la coopération? Les cultivateurs vendraient avec plus de profit et les ouvriers paieraient moins cher des produits dont le prix de vente au consommateur est souvent doublé par le coût de distribution.

Tels sont quelques-uns des problèmes débattus un soir entre ouvriers et cultivateurs syndiqués".

Albert RIOUX.

La journée de Jean

Sept heures du matin.

Il fait beau soleil.

Les salles de la Crèche sont toute lumière.

Jean s'éveille.

Il fait sa méditation et sa prière.

Tant de personnes, hier encore, passèrent près de sa blanche couchette, le contemplèrent, apitoyées, tant de personnes pour lesquelles il resta l'étranger, l'inconnu, le sans-nom, le sans-famille!...

Son espoir, son ferme espoir, c'est d'être recueilli par notre Père des Cieux.

Sur terre, il reste abandonné.

Ah! le triste sort!

Il chante sur un air connu:

Dans ce berceau d'asile, envoyé comme infâme
Nul ne me reconnaît, car l'honneur le défend.
Que je serais heureux de connaître la femme
Qui m'a donné le jour et dont je suis l'enfant!
Pourquoi suis-je ici-bas, seul avec ma misère?
Moi, d'aucun être humain, je n'attends de l'amour;
Car je suis seul, hélas! abandonné sur terre...
Ah! daigne, au Ciel, mon Dieu, me recevoir un jour!

Dix heures de l'avant-midi!

Jean vient de perdre un bon voisin de couchette, le petit

Jacques.

Jacques commence à parler: il a demandé une maman à une visiteuse.

La dame a été touchée; elle s'est écriée: "Viens-t-en avec moi!

Les parents que tu as perdus, tu les retrouveras. Viens-t'en

chez nous, pauvre petit et cesse de faire pitié.

Jean plus que jamais ressent son isolement:

Point de bonheur pour moi, tant ma vie est flétrie.
O mon Dieu, par pitié! daigne me secourir.
Toi seul es bon, prends-moi! ton ciel est ma patrie.
Que je serais heureux si je pouvais mourir!
Car je suis seul au monde avec ma peine amère,
Et de pas un parent je n'attends le retour.
Moi, je n'ai pas connu mon père ni ma mère;
Pour le ciel, ô mon Dieu, garde-moi leur amour!

Deux heures de l'après-midi.
Les visiteurs affluent et passent en procession.
Jean se reprend à espérer.
Qui sait si, parmi tant de curieux, parmi tant de personnes sympathiques, parmi tant de bienfaiteurs qui défilent sous ses yeux attentifs et voilés ne surgira pas le couple charitable dont il sera l'enfant, le réconfort et la joie ?

O vous qui du malheur écoutez la complainte,
Laissez-vous du moins votre coeur s'attendrir ?
Ou bien resterez-vous insensible à ma plainte ?
Hélas ! jusqu'à la mort, n'aurai-je qu'à gémir !
Pourtant j'espère encor, mon Dieu, trouver un père,
Des amis, un foyer qui me reçoive un jour.
Mais j'espère surtout en l'amour d'une mère
Que je saurai chérir et combler de retour.

Six heures du soir.
Un homme et deux femmes s'attardent dans le dortoir voisin ; ils ont procédé par élimination ; la religieuse a bien suggéré monsieur Jean dont elle est fière ; mais Madame tient absolument à une fille.
Et Jean, debout dans son petit lit, la lippe fréquente au coin des lèvres, les joues perlées de grosses larmes, suit, tout mélancolique, à travers la cloison vitrée, les échanges de tendresse de la petite fille chanceuse et de ses parents adoptifs. Cette scène lui ramène au coeur le besoin de sa mère selon la nature.

Languissant, inquiet, je cherche dans la foule
Une mère et un père au coeur compatissant ;
Mais l'heure qui s'achève et le jour qui s'écoule
N'amènent point encor le couple bienfaisant.
Espérerai-je en vain, mon Dieu, trouver un père
Dont le coeur généreux m'arrache à ce séjour ?
Moi, je n'ai pas connu les baisers de ma mère,
Et pour elle, ô mon Dieu, j'aurais eu tant d'amour !

Telle se déroule la complainte de l'enfant de la Crèche.
C'est une adaptation, par une religieuse, des couplets du "Masque de Fer" d'Emile Barateau. Le titre a été conservé.
La musique est d'Adrien Boëldieu.
Tous les amateurs de chant sympathique et prenant voudront chanter "Toujours seul" dans les salons.
Une édition en a été faite, avec gravure frontispice, grand format, huit pages, un feuillet portant l'accompagnement, l'autre, le texte noté des quatre couplets.
Le tout se vend vingt-cinq sous franco à la Crèche et au profit de la Crèche.

V. GERMAIN, ptre.

"La Crèche", Chemin Ste-Foy, Québec.

Le vieil ouvrier

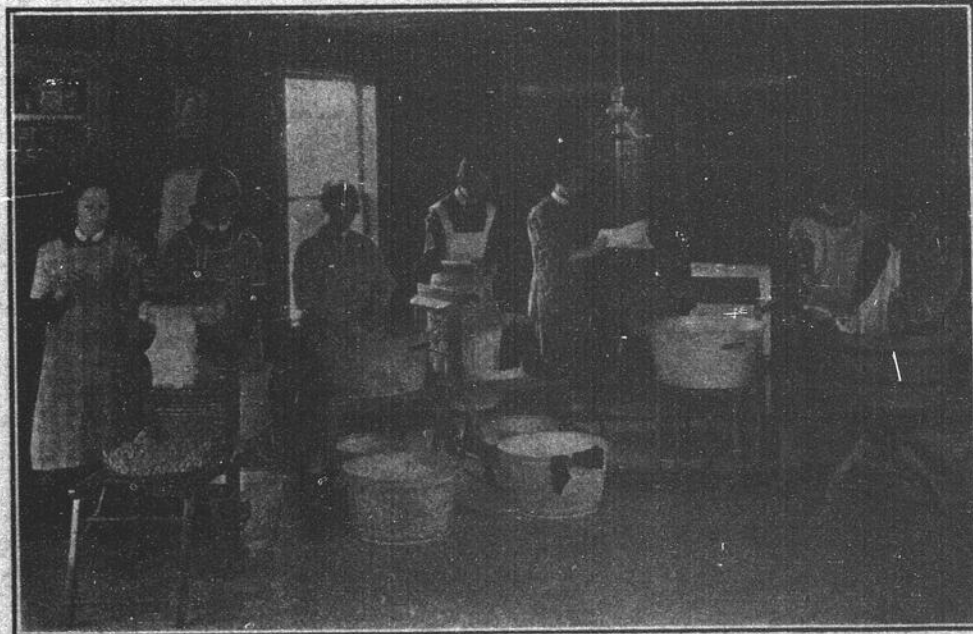
Je vous ai bien aimé, Seigneur ! J'ai bien chanté
Et d'un coeur bien fervent la divine tendresse ;
Et je songe humblement, dans mon obscurité,
Au jour où notre vie encore humaine cesse.

J'attends le jugement que m'auront mérité
Mon amour, mon aveuglement et ma faiblesse :
Mais la part que j'aurais de votre charité,
Daignez la reporter sur ceux-là que je laisse.

C'est pour eux que je songe et que j'ose prétendre
Que vous vous souviendrez, ô Père le plus tendre !
De toutes les façons que j'avais de prier.

Donnez-leur votre paix avec leur nourriture ;
Et dites, si la vie, un jour, leur était dure :
"C'est la femme et le fils de mon vieil ouvrier".

Louis LEFEBVRE



Ecole Ménagère de Sutton
Une leçon de blanchissage aux élèves de 7ème et 8ème année.

UN BEAU ROMAN DU TERROIR

"L'Oeil du Phare"

Par Ernest Chouinard

(Droits réservés)

(suite)

Et, nouvelle souffrance pour lui jusqu'alors inconnue, il sent qu'il y a au fond de son cœur des attaches très intimes et très fortes qui se rompent cruellement : des liens qui le retiennent à la terre natale et que l'on ne soupçonne pas toujours avant de la quitter.

Dans ce village endormi où il ne croyait avoir à regretter que des affections mortes, il lui reste pourtant un cœur de vieux prêtre qui va souffrir de sa désertion, et un amour candide qu'il ignore. C'est pourquoi peut-être les souvenirs de son enfance malheureuse mais paisible, refluant à son esprit, s'offrent en contraste avec les agitations mondaines et la course aux intérêts cupides dont il avait été témoin pour la première fois dans la ville ; leçons de choses enfin sur la vie sociale qu'il avait apprises en une année.

Ces regrets imprécis qui travaillent son âme, les voix mystérieuses clamant de cette terre qu'il ne voit même pas, mais qu'il sent fuir dans les ténèbres avec les visions de son enfance, ne serait-ce pas cela, l'amour de la patrie ?

Avait-il donc raison, le vieux curé de Saint-Germain qui voulait depuis si longtemps lui en apprendre la force et le charme ? ce que Jean ne devra bien comprendre qu'après avoir aussi lui pleuré sur les eaux de Babylone.

Dans ses courses à travers le monde et ses aventures maritimes, Jean Pèlerin verra maintenant s'élargir à son regard et à son esprit l'horizon des choses et des idées. Il lui est resté de ses lectures qu'il aimait tant à entretenir de récits de voyages, — nous savons cela, — des connaissances géographiques, même ethniques qui lui donneront bientôt sur ses camarades de peine un ascendant intellectuel dont il ne manquera pas d'apprécier plus d'une fois la valeur. Et dans cette existence de marin pourtant improvisée, il subira encore une fois comme l'impression déjà ressentie d'une vie déjà vécue : reflet de la vie de ses pères sur son état d'âme, comme celui du phare de Saint-Germain à la fenêtre du pignon rouge ?

Le négoce maritime l'entraîna au cours de l'hiver dans les grands havres du littoral français, jusqu'à Dieppe et Calais, sur la Manche, et jusqu'à Bayonne, sur l'Atlantique, changeant au besoin de bord et de service. Partout son esprit inquisiteur et sérieux s'occupait de compléter l'instruction à base religieuse et classique qu'il devait à la charité de son vieux curé. Cette instruction qu'il n'a pas voulu parfaire au collège, il la recherche maintenant avec avidité dans ses pérégrinations, qu'il désire bientôt diriger vers les eaux du midi et du levant, où l'appellent les reminiscences de ses premières révélations puisées dans les livres. Quand il aura beaucoup vu, il pourra beaucoup abstraire et mieux comparer pour mieux apprécier ce qu'il y a de vrai et de faux dans la vie.

Un soir du mois de juin, sur la grande promenade d'un

paquebot sorti du port de Marseille, un couple de touristes américains s'entretient à la douce clarté du ciel étoilé dont les scintillations animent les flots bleus. Vêtus à la mode du nouveau monde, dont la population fortunée s'en va périodiquement d'accoutumée promener son opulence et son insouciance aux pays intéressants de l'ancien, ils jouissent à l'écart de l'agrément anticipé de cette navigation qui doit les conduire de Marseille à Rome, de Rome à Naples et à Palerme. Le jeune homme plutôt sérieux s'impressionne visiblement de ce départ de plaisance, et peut-être plus intimement, du début de sa vie émancipée qui lui a fait quitter les siens, au bras de sa jeune épouse, avec la responsabilité encore trop nouvelle de son bien-être et de son bonheur. La jeune femme, plus folâtre, se plaît à mille questions dont elle accueille les réponses avec des petits cris exclamatifs des plus jolis et des plus maniérés.

En bas, sur le pont des manoeuvres, accoudé au bastingage, un marin jeune et robuste, à la vareuse de laine bleue largement ouverte sous la gorge, hume aussi lui, rêveur, la bonne brise du soir. La dame, qui veut paraître impressionnante à son tour appelle sur lui l'attention de son mari : —

— "Ne dirait-on pas, Emile, que ce beau marin souffre de quelque grand regret ? Celui, sans doute, des êtres, des lieux qu'il a quittés ? Pourquoi se tient-il là seul et non avec le reste de l'équipage ? Il est étranger peut-être ? Il a quitté peut-être une mère, des soeurs, une fiancée peut-être, un foyer paternel et lointain dont il rêve ? Oh ! que cela est triste !"

Emile Dupin regarde avec un intérêt de plus en plus grand le marin qui fait maintenant l'objet de leur conversation jusque là oiseuse et distraite. Un officier du vaisseau passe auprès d'eux et il lui demande à quelle race appartient ce matelot.

— "Ce gabier-là qui attend l'heure de se hisser à son quart ? c'est un français du Canada, monseigneur".

Au même instant, le rêveur s'est retourné face à un puissant falot de course, et le touriste américain crut reconnaître les traits de son cousin Jean Pèlerin. Non plus qu'autrefois, lorsqu'il se présenta chez ses parents pauvres de Saint-Germain, l'opulent docteur Dupin ne voudra trahir le beau côté de son caractère. Et au grand émoi de sa jeune compagne qui n'y entendait rien, on le vit immédiatement rejoindre le gabier pour lui tendre les bras après avoir bien vérifié son pressentiment.

— "Toi, ici, Jean ! Comment et pourquoi ?"

Il n'eut que faire d'attendre une réponse que Jean trop vivement ému ne pouvait tout d'abord lui donner ; Jean dont le visage basané par le grand air des mers et le soleil du midi voulait cependant rougir et dont l'oeil pourtant si viril roulait dans un pleur.

— "Ah ! je comprends tout, va ! Après la mort de ma chère bonne tante, le cœur déjà trop malade, tu as donné dans le coup de tête, hein ? Je ne t'en fais pas de reproche, je te plains quoique tu paraisses m'avoir trop tôt oublié".

Jean lui pressa les deux mains, essaya de sourire à la charmante cousine que lui présenta son cousin, mais il n'eut pas le temps de se prêter à l'effusion de ses sentiments, car un impérieux son de cloche l'appela là-haut, dans le nid-de-cornille ou veille la vigie.

— "A demain, Jean !"

Et pendant quatre heures, Jean, dans les airs et dans la nuit, verra scintiller des astres au ciel bleu, poindre au loin des feux de marine à signaler, et mille tendres souvenirs consteller son âme. Ils s'élèveront, ces souvenirs et ces émotions, de son enfance et d'une terre lointaine, par-delà les mers, pour lui dire en le consolant que sous ce ciel d'Italie, sur ce navire étranger, au milieu de cette cohue de voyageurs indifférents, il n'est plus seul comme il sentait si bien l'être il y avait quelques heures à peine; non pas tant parce qu'il a retrouvé dans son cousin, Emile Dupin, la parenté et l'affection d'un cœur noble, mais un être isolé, comme lui, de tous ceux qui ont vécu de la vie des siens; parce que ce cousin rappelle plus vivement le pays qui lui a mis au cœur un sentiment ainsi ravivé dans nul autre pays.

N'avait-il pas raison, le vieux curé de Saint-Germain? Il existe donc un amour irrépressible de la patrie!

Dans la matinée du lendemain, les touristes, après le premier déjeuner, ne remarqueront pas plus qu'il ne faut la conversation étrangement intime que tiendront à l'écart un gentleman américain et un gabier du bord. Nous laisserons les touristes à leur étonnement pour entendre ceux-ci.

— "Mon cher cousin Jean, je ne te demanderai pas de me raconter l'histoire de ta vie récente, depuis nos vacances de Noël, l'an dernier. Je la connais ou je puis la supposer. Bien plus, comme je crois avoir été pour toi, involontairement, je t'en assure, la cause de certain cruel mécompte, tu me permettras, à moi ton parent le plus rapproché, de m'intéresser à ton avenir. Et d'abord, encore une fois, sans reproche irritant, dis-moi pourquoi, seul et libre, ne m'as-tu pas recherché, au lieu de te jeter dans l'aventure? J'ai vécu de mon côté des événements rapides et fort graves: décès subit de mon père, biens de succession à régler, exploitation considérable à maintenir et assurer, examens professionnels à subir, et mon mariage, enfin. Si tout cela a pu me faire oublier d'aller à toi, pourquoi n'es-tu pas venu à moi? Est-ce ton vieux précepteur qui t'en a empêché? Comment as-tu voulu aussi lui l'abandonner?..."

— Loin de rechercher personne, je n'ai songé qu'à fuir; fuir ce village où j'allais languir dans la pauvreté, fuir le cher vieux curé qui n'y pouvait plus rien; me fuir moi-même dans mon personnage humilié".

Jean se soulage enfin des rancœurs qu'il avait accumulées depuis dix mois contre ce qu'il appelait sa triste destinée.

— "Et Jean Pèlerin fuit sa destinée ou court après la fortune sous la vareuse d'un gabier? Non; il y a mieux que ça, vois-tu. C'était de te rappeler ce que je te disais à bord du *Dauphin*; C'était de mettre en valeur et non pas dégriser ton instruction déjà notable, ta vigueur physique, ton énergie, ton intelligence à l'affût des connaissances nouvelles à acquérir. Avec cela, si la terre des ancêtres canadiens fait défaut, on s'empare légitimement et vaillamment des capitaux de l'étranger. Je sais que ton éducation ne t'a pas préparé pour cette vie-là, non plus que pour la vie de marin du reste; mais avec les ressources intellectuelles que tu possèdes il faut savoir parer aux imprévus de la vie.

"Ne serais-tu pas romanesque, Jean? N'y a-t-il pas chez toi un peu trop d'orgueil inerte avec trop peu d'énergie? Je connais bien des gens aux Etats-Unis qui recherchent leur destinée dans le travail au service de la volonté, qui s'aident pour être aidés du ciel. Dans la lutte de la vie comme à la guerre, fuir c'est trahir; l'affaissement, c'est la défaite, et je m'étonne que l'élève d'un si bon vieux prêtre n'ait pas mieux retenu ses leçons rien moins que fatalistes. Mais tu l'as voulu fuir aussi celui-là.

— Que pouvais-je faire, moi à Saint-Germain, sans profession, sans métier, sans autres ressources que le travail du mercenaire, avec en plus ce que tu appelles mon orgueil de déclassé, qui existe tout de même et fait souffrir?

— Tu pouvais faire face à l'avenir et non pas fuir; pour suivre une destinée nouvelle comme a fait mon père. Lui aussi a dû un jour renoncer à la terre canadienne qui lui était devenue ingrate. Il ne connaissait des aciéries que le fer de ses voitures et de ses grotesques outils de laboureur. Ce qui l'a conduit à la fortune, ce n'est pas d'avoir fui au-delà des mers, mais d'avoir su changer sa destinée qui le trompait comme la tienne. Car la Providence, ce qui vaut mieux que ta destinée païenne, nous demande surtout de savoir bien choisir.

"Il me tarde maintenant d'en venir à la conclusion pratique de mon homélie.

"Mon cher cousin, à la mort de mon père, je n'ai pas voulu liquider l'entreprise qui a fait sa fortune. Nous avons transformé l'établissement en une sorte de commandite à l'américaine, qui m'en laisse en très grande partie la propriété en me libérant des soucis de son exploitation. Car, sans vouloir consacrer mes jours à la découverte d'aucuns nouveaux serums ou spécifiques de longue vie, j'entends vivre de la vie professionnelle. — "*Deus nobis haec otia fecit*". — comme l'a dit ton ami Virgile. Or, l'aciérie de Charles Dupin s'appelle aujourd'hui: *The Cincinnati Bridging and Steel Work*. Sans être sentimental, il me déplaît de voir s'effacer le souvenir avec le nom de celui qui a créé cette oeuvre. Nous lui devons de le rétablir, ce souvenir, et ce sera par toi, si tu le veux bien. Je vais te donner toutes les lettres de créance et tout ce qu'il te faudra, et tu vas t'en aller conjurer ce que tu appelles ta triste destinée, auprès de ma mère qui n'a eu comme la tienne qu'un seul fils à aimer. Aime-là aussi comme j'aurais voulu aimer plus longtemps ma bonne tante. Je serai là un jour pour te voir me donner raison.

— Mais que puis-je faire dans cette usine?

— Tout, en commençant par dépouiller la défiance de toi-même. Tu paieras d'assurance, de cette audace même qui conduit à la fortune ainsi que tes latins le supposaient, et que les américains en sont bien certains. Le travail le plus simple que tu fera d'abord, serait-ce celui de manoeuvre, fais-le bien, avec intelligence, autrement, mieux que tout autre, si tu le peux! Pour la mentalité américaine, c'est le gage le plus sûr des promotions, qui supplée aux diplômes et aux brevets. Je serai là bientôt pour seconder tes efforts, te substituer progressivement à la direction des affaires dont je ne veux pas. Je veux t'apprendre ce qu'un travail généreux peut produire chez un peuple généreux."

Ces paroles énergiques de son cousin, l'offre et les moyens qu'il mettait à sa disposition ouvrirent aux yeux de Jean Pèlerin un aspect tout nouveau de son avenir. Un sourire aux lèvres et des larmes dans les yeux lui servirent de réponse et de remerciements.

Ils se quittèrent à Rome, les bons cousins, heureux tous deux, l'un de sa richesse paternelle, l'autre de ses nouvelles espérances.

— X —

Retour et Départ

Il y eut grand émoi au village de Saint-Germain quand Jean Pèlerin, après dix mois d'absence, y arriva à l'improviste. Tous voulaient lui être sympathiques, parce que, victime d'un mauvais sort, il était resté digne de sympathie; tous voulaient l'entendre, parce qu'il venait de loin. Ceux dont naguère encore la malveillance cancanière, qu'il avait tant redoutée, aurait pu s'exercer en s'amusant de ses déceptions, ne pensaient plus qu'à son dernier deuil et à son effort de volonté dans l'abandon. Mais personne ne fut plus sincèrement réjoui que le vieux curé, du retour de celui qu'il appela son enfant prodigue. Sa joie fut d'autant plus consolante qu'elle restait sans mélange;

que le front serein de ce prodigue, sa parole pleine de candeur et de franchise, ne rappelait rien de celui de la parabole. Comme il était heureux d'avoir à lui garder toute son affection et aucun pardon à lui accorder! Il voulut que Jean logeât chez lui, pour rétablir entre eux la plus grande intimité, comme autrefois lorsque l'orphelin était son petit élève, et pour constater comment cet élève de prédilection avait pu profiter et rester digne de ses leçons. La mise élégante de Jean, non étrangère à la munificence et au goût des cousins, ses entretiens maintenant nourris d'une expérience toute personnelle, l'agrément naturel de son esprit en faisaient un hôte intéressant, un charmant causeur. Mais encore une fois nul plus que son précepteur ne devait se féliciter de cette transformation si prompt de l'orphelin pauvre.

Il avait donc beaucoup à lui dire et à lui faire dire, à son cher élève, lorsqu'après les premières émotions du retour, il fut entendu que, seul à seul, dans cette salle témoin de leurs études, on referait ensemble l'histoire très intime de ce récent passé, en vaticinant ensuite un peu sur le procachin avenir.

—Eh! bien, Jean, puisque tu l'as quittée et y reviens, tu me le diras sincèrement, avons-nous au coeur un sentiment qui fait regretter la patrie; qui la fait aimer davantage lorsqu'on y revient? J'avais bien cru que tu me reviendrais aussi de Québec; mais non, et quand Charles Després m'a dit ta fuite, j'ai éprouvé l'un des plus grands chagrins de ma vie. J'ai prié pour toi; j'ai demandé à la Bonne Providence de t'avoir en sa sainte garde, mais dans mon coeur vexé j'ai aussi demandé à la Patrie de te faire souffrir un peu de son absence. Je te vois sourire; ne l'aurais-tu pas quelque instant regrettée?

— Remerciez la Providence qui m'a protégé. Remerciez aussi la Patrie qui vous a plus d'une fois donné raison".

Le vieux prêtre se lève; il s'exalte, rit, gesticule, reprend son sérieux; Jean ne le reconnaît plus et l'écoute, ébahi, réciter des vers:

—Je comprends qu'on délaisse un roi... mais la patrie!
 "Ce domaine, humble ou grand, par nos aïeux formé,
 "Qu'ils ont conquis, qu'ils ont gardé, qu'ils ont aimé;
 "Cette terre sacrée entre toutes les terres,
 "Faites du sang des fils et des larmes des mères...
 "Oh! non! non! ce n'est pas possible!"

Le jeune homme applaudit au geste du vieillard, mais s'attriste aussi tôt. Il n'a pas encore dit, depuis l'heure de son arrivée, la vraie cause de son retour; tant il lui en coûte d'avouer que cette patrie regrettée et qu'il a voulu revoir, c'est pour la quitter définitivement cette fois.

Après d'habiles précautions, il attaque le sujet. La rencontre de son cousin sur la Méditerranée prépare l'esprit de son interlocuteur, mais Jean hésite encore, se laisse presser de questions et finit par faire connaître la grande détermination qu'il a prise.

— "Dis-moi tout; n'ometts rien, je t'en prie. Tu vas repartir encore à l'étranger, à l'aventure, sur terre cette fois?"

— Pardon, ce n'est plus à l'aventure, monsieur le curé. Voici des lettres, un engagement écrit par celui-là même qui me prend à son service, qui m'a procuré d'avance les moyens de me rendre chez lui, en me recommandant à la sollicitude de sa mère qui n'exigera d'ailleurs aucune telle recommandation parce qu'elle est la soeur de la mienne. Ne dites pas que c'est partir à l'aventure.

— Soit! je le veux bien; mais je ne pourrai donc plus jamais faire de mon chef aucun projet pour ton avenir!

— Je ne refuse pas de prendre de vous conseil puisqu'avant tout c'est pour cela que je suis revenu à vous.

— Mon cher enfant, voilà que tu arrives et que tu veux repartir. C'est un double improvisiste qui à la fois m'enchanter et me déconcerte. A mon âge, il ne m'est guère permis, comme à toi, d'ajourner mes conclusions et mes décisions; mais tu ne refuseras pas à ma vieille amitié l'attribution que je vais tout de même te demander: c'est de me laisser un peu réfléchir pour toi. Je ne serai plus exigeant. Je n'ai aucune intention de t'imposer mes volontés, et puisque tu veux bien tenir encore à mes conseils, donne-moi le temps d'aviser, non pas à des projets qui m'ont jusqu'à présent si peu réussi, mais à de simples suggestions en vue de ton bien futur. A l'heure actuelle, c'est trop de données à la fois dans mon esprit; il me faut coordonner tout cela. Ne me quitte donc pas avant que j'aie pu entrevoir la solution de ce nouveau problème de ta vie dont j'ai fait une si grande part de la mienne. Demain, ces jours-ci, nous en reprendrons l'étude. Je prierai; je m'inspirerai du souvenir des tiens. Et je ne demande plus qu'une chose pour aujourd'hui: ne crois pas que je serai pour toi l'obstacle, mais l'aide."

Ces généreuses paroles ont affermi la confiance dans le coeur de Jean. Pourquoi s'en irait-il de nouveau contrister ce bon vieillard qui ne lui a voulu que du bonheur?

Longtemps, ce soir-là, sous le toit hospitalier de ce presbytère qui avait si charitablement jadis abrité son enfance, il laissa, avant de s'endormir, flotter sa pensée au courant de tous ses souvenirs qu'il retrouvait à Saint-Germain après avoir déjà tant parcouru le monde. Repartir, oui, il le fallait bien; mais non plus en désespéré comme il avait fait; il prendra jour très prochainement après avoir laissé au bon prêtre la consolation de juger que son élève affectionné est resté digne de ses leçons et de son affection.

Le lendemain, ce fut avec un visage souriant et l'oeil animé d'une intention sagement résolue que le vieillard entre tint de nouveau son hôte.

— Ah! j'ai bien réfléchi, va, mon Jean, depuis hier soir, et tu me vois là tout réjoui d'avoir trouvé la solution de notre problème.

"J'avais songé, car il faut bien maintenant tout dire, à t'acheter avec mes économies quelques arpents de terre à cultiver dans le haut de la paroisse, et voilà qu'il me faut encore déchanter. J'ai appris d'une première expérience qu'avec un très bon coeur, tu as un caractère altier qu'il ne ferait plus bon de trop vouloir contrarier. Pour le peu de temps qu'il me reste à vivre auprès de toi, aussi, je m'en garderai bien. Je serai encore assez heureux, si tu veux, comme tu le dis, suivre un peu mes derniers conseils.

— Soyez certain toutefois qu'à votre égard le coeur chez moi saura dominer le caractère.

— Puisqu'il en est ainsi, voici le bon conseil que j'ai à te donner. Tu ne t'en iras pas seul, là-bas, vivre avec tes parents riches. Non, pas seul, mais avec une épouse canadienne, afin que je sois plus certain qu'après avoir fait fortune,—ce que je te souhaite bien,—tu resteras le chef d'une famille toute canadienne, aux moeurs canadiennes, à la langue, à la religion absolument canadiennes françaises.

— "Ah! pauvre enfant, je sais bien que je suis assez mal venu pour te conseiller à l'article du mariage. Je vois ta figure s'assombrir, tes yeux s'abaisser pour ne pas me fulminer de reproches. Ce serait juste si je n'avais pas autant que toi souffert de notre première déconvenue. Mais remercie Dieu qui a voulu nous épargner les suites de mon écart de sagesse, et me laisser la vie sinon pour t'imposer de nouveaux projets, du moins pour te donner ces conseils que tu me demanderais d'ailleurs.—Je te l'ai déjà avoué, j'avais mal choisi pour toi la compagne de ta vie. C'était une idole, vois-tu. Or, il ne faut plus croire, en ce siècle, aux idoles, ni aux idoles de salons. Avant le mariage, ces abséquiosités ridicules et ces abdications d'amoureux préparent les incompa-

tibilités du ménage qui nécessiteront plus tard des éclats d'autorité. Il faut se défier de la femme qui aime à se laisser dire:—"Je vous adore", de crainte que, prenant son rôle de divinité au sérieux, et s'autorisant de ce sacrilège, elle ne veuille encore se faire toute-puissante. Tu n'aurais pas su commander dans ton ménage qui eût été un mauvais ménage.

— N'attendez pas de moi aucun reproche à ce sujet. Ce qui m'étonne plutôt, c'est votre proposition de mariage ici où je ne ferai que passer. Je ne suis pas encore établi. Comment pourrais-je assumer cette responsabilité avec autant d'incertitude?

— Voilà une objection d'ordre purement matériel. Il est facile d'y obvier. Dis-moi seulement que Rose Després, qui t'a toujours aimé, ce que j'ai bien compris durant ton absence pourrait être la femme de ton choix, et la dot que je voulais employer à l'achat de quelques arpents de terre servira à votre installation là-bas. Qu'en dis-tu? N'est-ce pas à elle, cachottier, que tu as voulu laisser la maison de ta mère avec tes adieux, dans ta grande désespérance, l'an dernier? N'est-ce pas sur elle en même temps que sur toi que ta pauvre mère reposa son regard mourant qui me parut être à la fois une prophétie et une supplication? Tu ne saurais nier que l'affection de cette enfant pour toi est née dans les larmes de tes deuils et de ta pauvreté, non pas dans l'orgueil des salons?" "Comme moi, là-dessus, va réfléchir!"

Jean n'avait pas encore revu la campagne de ses plus jeunes et plus tristes années. Ce jour même, ce fut avec un esprit averti et un cœur depuis longtemps prévenu qu'il voulut aller visiter, en second après monsieur le curé, ses bons voisins. Il trouva Rose grande, embellie de tout l'amour incompris et latent qu'elle lui avait à son insu réservé.

En obéissant à l'impulsion qui le ramenait passagèrement à Saint-Germain, il n'avait pas compris non plus qu'il poursuivait ce qu'il aurait bien pu appeler sa vraie destinée. Il sentait avec charme se transformer la douce affection ingénument entretenue depuis son enfance. Et candidement, il ira immédiatement faire part à son conseiller de cette impression nouvelle. Il hésitait cependant à accepter ses offres trop généreuses. Comment pouvait-il sans plus de réflexion encourir semblable dette? Il ne pourra jamais laisser le bon pasteur se dépouiller ainsi de son avoir dans ce prêt établi sur aucune autre garantie que des espérances d'avenir.

— "Laissez-moi partir, monsieur le curé, et si dans un an la Providence a béni mon travail, que j'entends bien poursuivre sous son oeil, je reviendrai à Saint-Germain vous demander une autre bénédiction, sans vous priver par cet emprunt imprudent des moyens de subvenir à vos œuvres paroissiales.

— Mais non, mais non! mon cher enfant; qui te parle ici de prêt? Tu sais bien que je n'ai pas d'autres héritiers que toi, même chez des collatéraux. Et si tu étais notaire, tu appellerais ce que je veux te donner tout simplement un avancement d'hoirie, peu de temps avant mon décès maintenant. Mais je ne veux pas t'effrayer avec la langue de nos notaires, toi qui vas bientôt forcément parler celle des hommes d'affaires. Quant à mes œuvres paroissiales, je te prie de me croire un peu plus rusé que tu ne le suppose. Une fois millionnaire,—car tu vas devenir millionnaire, voyons, dans ce beau pays si riche et si généreux, qui attire un si grand nombre de nos bons canadiens-français,—quand tu sera millionnaire, eh! bien, mes œuvres paroissiales, ou je me trompe beaucoup, ou mon Jean Pèlerin, se nommerait-il alors "John Pilgrim", ne les oubliera pas plus qu'il n'oubliera Saint-Germain, sa chère petite patrie, où resteront pour toujours attachés, suivant la sainte volonté de Dieu, le souvenir de ses plus grands regrets, et suivant la mienne, celui de son plus grand amour terrestre.

"M'as-tu bien compris, Jean?"

"Et si tu veux bien me comprendre, ne demande plus de délai comme un condamné, puisque, de ton propre aveu, après avoir un peu parcouru le monde, subi le contact des réalités méchantes ou non de la vie, tu as l'inappréciable bonheur de conserver un cœur épris d'un amour d'enfance. Cet amour-là sera ta plus grande richesse".

Et Jean, facile à convaincre, cette fois, voulut bien comprendre.

Un mois plus tard, le mariage de Jean Pèlerin et de Rose Després mettait tout le village en émoi. Ce n'était pas la noce fastueuse de l'année précédente dont on avait si longtemps causé dans l'ébahissement ou quelque jalousie secrète, mais la manifestation des meilleurs sentiments que puisse éveiller l'humilité vertueuse. Et le départ très prochain du jeune couple pour le pays étranger ne faisait qu'ajouter à la douce sympathie dont il était l'objet. On le vit bien le jour où avant de quitter leur paroisse natale, Jean et son épouse assistèrent à la messe que célébra à leur intention le bon vieux pasteur. Il y avait là grande foule, attirée sans doute par une certaine curiosité mondaine, mais plus encore par une respectueuse déférence à l'endroit du prêtre spécialement chargé de bénir leurs joies et de consoler leurs peines à tous, dont la si pure et si généreuse affection allait être soumise à l'épreuve d'un adieu pour lui éternel.

Aussi n'oubliera-t-on pas de sitôt les dernières paroles remplies d'émotion qu'il adressa quelques instants plus tard, au moment de leur départ, à ses chers protégés.

— "Mes enfants, partez, puisque Dieu le veut ainsi, mais n'oubliez pas, n'oubliez jamais, je vous en prie, ni la bonne terre canadienne où j'irai bientôt rejoindre les vôtres, ni les braves gens qui vous ont vus grandir et partir, en vous aimant d'un amour désintéressé, intime, national, que vous ne saurez retrouver nulle part ailleurs. Vous ne me reverrez plus en ce monde; laissez-moi l'espérance que vous reverrez, vous, votre bonne paroisse natale de Saint-Germain".

Quand le soleil des jours sereins se lève, du haut de la colline, la demeure des Pèlerin mire encore dans l'onde de la grève son toit aigu, sa cheminée qui ne fume plus, mais toutes ses ouvertures sont masquées. La bardane et l'ortie envahissent partout les menus sentiers qui accusaient la vie aux alentours et maintenant les êtres offrent à l'oeil du passant la triste chose d'un foyer abandonné par des expatriés.

Personne ne vient plus frapper à cette porte toujours hospitalière même en s'ouvrant sur la pauvreté; elle s'est refermée pour ne plus s'ouvrir, comme celle d'un tombeau. L'ange tutélaire des générations qui ont vécu là n'y voyant plus de berceaux à protéger a pris son essor, au sortir de la dernière tombe, et s'est enfui.

Et quand le jour tombé, le phare s'allume et cligne au large, à la fenêtre du Pignon-Rouge l'âme familiale des Pèlerin est éteinte et ne lui répond plus!

— XI —

Au Travail

Deux grands sujets de contentement devraient inspirer à Jean Pèlerin, dès son arrivée à Cincinnati, l'idée que le bonheur allait enfin lui sourire.

Ce fut d'abord l'accueil chaleureux que lui fit sa tante, déjà prévenue en sa faveur tant par une lettre d'Emile que par la sympathie pratique qu'elle trouvait consolant de pouvoir lui témoigner dans leur deuil commun et son deuil personnel. Seule dans son opulence devenue de plus en plus oiseuse, la veuve Dupin souffrant secrètement de l'absence et

de l'émancipation définitive de son fils unique, s'ingénia à restaurer autour d'elle l'esprit de famille qui devait lui manquer durant de longs mois encore. Et Jean qui l'intéressait si bien au récit de sa dernière rencontre avec son cousin, par-delà les mers, aurait eu mauvaise grâce de ne pas accepter de vivre auprès d'elle, tout près d'elle, dans sa vaste résidence qu'il eut été trop pénible de ne laisser hanter que par les regrets d'une âme en deuil. Le bonheur du jeune ménage sous l'œil de sa munificente charité ne ferait-il pas sa propre consolation?

L'autre sujet de satisfaction qui devait atténuer ses inquiétudes, Jean le trouva dans le haut crédit que son cousin avait su conserver sur la compagnie *Cincinnati Bridging and Steel Works*. Cette entreprise, depuis la mort de son fondateur, avait considérablement accru son champ d'opérations, comme il arrive après réorganisation sous des mains nouvelles. Mais Jean put constater avec encouragement que le simple désir du jeune Dupin avait presque l'autorité du commandement auprès des directeurs actuels. Un vieil américain facétieux, auquel il faisait part de sa surprise à ce sujet, crut lui donner le vrai mot de cette énigme en lui disant que c'était "un effet de capital".

Tout heureux de pouvoir en profiter, Jean s'employa moins à étudier l'exactitude de cette définition, qu'à chercher les moyens personnels de seconder le haut crédit de son parentage.

Au travail en participation, de l'usine, trop souvent le tâcheron impersonnel joue le rôle d'une pièce dans l'outillage, recevant de celle-là et donnant à celle-ci l'activité dont le résultat s'obtient de l'action collective. Or, dans son dépourvu industriel, le jeune paysan canadien avait trop bien retenu les leçons de son cousin sur la valeur de l'initiative personnelle, dans le monde américain, pour se contenter d'y jouer de sa haute protection. En reconnaissance de cette protection, ce qu'il voulait lui offrir, à son retour, c'était dans sa personne non seulement un homme utile, mais nécessaire. La tâche n'était pas mesquine. Il y avait été mal préparé, si ce n'est par les conseils purement spéculatifs alors dont Emile l'avait entretenu. Sous quel aspect, rebutant ou encourageant, allait se présenter à lui le fantôme du travail? Comment l'effort personnel en marge du salaire quotidien allait-il seconder ses vues? Quelle tangente lui fournira son intelligence pour le soustraire à la révolution machinale de la pièce d'engrenage?

Quelle sera l'occasion qui lui permettra enfin d'attirer l'attention sur ses possibilités?

Elle est bien simple et bien inopinée, parfois, cette occasion.

Des commandes à forfait, considérables et urgentes, devaient tenir les aciéries Dupin, pendant plusieurs mois, au maximum de leur rendement. Toutes les divisions de l'usine, métallurgie, sidérurgie etc., fourmillaient de travailleurs nombreux et entendus, au milieu desquels Jean Pèlerin, paysan, marin ou lettré, ne savait à quel titre s'introduire. Heureusement pour lui cette presse même devait lui venir en aide.

Dans certaines parties du vaste territoire de la république américaine, le déboisement trop complet des terres influe d'une manière souvent désastreuse sur les cours d'eau. Un mince filet de rivière durant les périodes de sécheresse deviendra parfois torrentueux à la suite de pluies abondantes, sapera ses berges, et arrachera de leurs piles et de leurs culées des travées complètes de ponts. — Avec les mille causes journalières de collisions, de déraillements, de catastrophes, de toutes sortes auxquelles prête l'immense réseau de chemins de fer qui sillonnent en tous sens le pays, il fallait bien pourvoir aux moyens pratiques et rapides, là où ils auront été impossibles à prévoir et à prévenir, de rétablir au plus tôt le trafic

après ces accidents. On y a pourvu par l'organisation du *Wrecker*.

C'est un train de secours composé d'une locomotive, d'une ou deux immenses grues-volantes sur trucks, de plateformes chargées de matériaux, de fourgons ou de wagons où toute une équipe, ingénieurs et travailleurs, trouve cuisine, dortoirs et logement.

Le télégraphe signale-t-il au commandant une catastrophe quelque part dans le rayon du circuit préposé à sa vigilance, le *wrecker* part à toute vapeur. Le train présidentiel lui-même se rangera sur une voie d'évitement pour lui livrer passage, car il y a là-bas des mourants, sous les débris fumants des wagons, sous la vapeur brûlante de la locomotive, renversé, écrasé en bas du remblai, entre les piliers d'un pont démolé, au milieu d'un cours d'eau glacé ou débordé, qui attendent et demandent dans les affres son arrivée ou la mort. Il arrive; le chef ingénieur cherche et doit trouver d'un coup d'œil entendu la solution la plus expéditive du problème qu'offre ce désarroi, pour sauver des vies en péril et rétablir la circulation du trafic qui est aussi la vie dans ce monde des chemins de fer.

Un contrat annuel liait la compagnie *Cincinnati Bridging and Steel Work* à l'obligation de fournir sur place, aux chemins de fer de la division locale, toutes les pièces métalliques, jusqu'aux travées de ponts tubulaires, requises alors d'urgence.

Jean n'avait pas encore choisi son emploi, qu'une semblable commande l'appela presque forcément en ce cas d'imprévu. Un contremaître lui proposa, en attendant mieux, d'accompagner l'équipe appelée à reconstruire ainsi un pont métallique. Bien convaincu qu'il n'y a pas de sot métier et ne sachant pas se rendre autrement utile, il accepta l'humble fonction d'enregistreur des heures de travail, de commis aux écritures, puisqu'on le savait instruit, mais non sans songer un peu à son vieil éducateur de Saint-Germain, et à ce qu'on lui avait dit un jour du licencié ès-lettres heureux de se faire chauffeur d'automobile.

Que son instruction lui serve aujourd'hui d'expédient dans l'humiliation, que demain un simple travail manuel le mette en vue, il avait l'esprit trop bien pondéré pour en tirer une conséquence erronée. Mais effectivement, dut-il bien souvent plus tard le rappeler en s'amusant, le point de départ de ses succès et de sa fortune, il le trouva dans sa vie de matelot et non celle d'humaniste.

A cinquante milles de la cité, une travée de pont d'acier a été jetée dans la rivière et à demi-ensevelie dans le gravier charrié par le torrent. Le *wrecker* rendu sur place et fermement aposté, la flèche de la grue s'incline happe l'immense tube quadrangulaire qui se lève et secoue le gravier ruisselant sous lequel il était enlisé; les câbles se tendent de plus en plus, et l'un d'eux se rompt. Fâcheux contretemps; il ne se trouve pas de rechange de son diamètre dans le matériel du train. Une course à la ville, c'est un retard de plusieurs heures. On tient conseil, on s'impatiente; chacun s'ingénie et y va de son avis auprès de l'ingénieur en chef, qui n'en demande pas autant et préférerait peut-être plus d'unité dans les bons conseils. Une idée pourtant bien simple et spontanée fatigue aussi l'esprit de Jean Pèlerin, le commis aux écritures. Va-t-il se taire quand la solution pratique et certaine du problème, il la tient pour ainsi dire dans ses mains qui s'agitent nerveusement. N'est-ce pas là une de ces conjonctures où son cousin Emile lui reprochait sa pusillanimité son manque d'assurance, d'audace?

— "Si on le rattachait tout simplement, ce câble, "s'écria-t-il enfin, comme malgré lui?"

Cette indiscrete intervention du pauvre Jean eut pour premier effet de provoquer un éclat de rire bien unanime de l'équipe et d'attirer sur lui un regard narquois du chef.

— "Et le noeud là-haut, mon brave, dans le palan", lui répondit charitablement l'ingénieur.

— "Il n'y aura pas noeud", reprend le canadien, cette fois vexé et fort de sa conviction. C'est le deuxième effet de son incartade.

Et d'un tour de main, avec un outil improvisé, Jean Pèlerin, le matelot du St-Laurent, de l'Atlantique et de la Méditerranée, fait ce que l'on appelle chez les vrais marins une épissure longue.

L'esprit américain n'est pas mesquin; la nouvelle recrue fut ce jour-là l'objet d'un triomphe.

L'appareil fonctionna merveilleusement le pont bientôt rétabli livra passage au trafic déjà congestionné dans les gares prochaines, et Jean pouvait se dire qu'aux yeux du moins de ses compagnons d'équipe, il était spontanément devenu quelqu'un; non pas une simple main à l'oeuvre commune, mais

une personnalité capable d'un travail que tout autre aurait pu faire ou imaginer. Accuser une utilité spéciale et aussi opportune dans une entreprise où il ne savait apparemment que faire, lui valut tout un brevet de métier, comme son cousin n'eût pas manqué de lui répéter, au milieu de ces gens pratiques avant tout. Voilà l'effet moral qu'il se plaisait à déduire de tout ce bruit que l'on faisait maintenant autour de son nom. Il avait un caractère trop amène pour ne pas prendre du bon côté la plaisanterie de ceux qui désormais voulaient, en ébruitant sa prouesse, l'appeler du surnom de "John Splicer". Il y trouvait un dédommagement dans la sympathie joyeuse imprégnant désormais son atmosphère, et dans les regards de considération qui lui venaient maintenant des contremaîtres et des chefs d'atelier.

(à suivre)

SOMMAIRE :

L'Education familiale et l'Enseignement Ménager.

Alphonse Desilets

Cercle de l'Islet. — Il a dix ans. *Mme Joseph Lemieux (fils)*

Cercle de l'Islet. — Lettre de félicitations.

Honorable Adélard Godbout

L'Enseignement ménager à Sherbrooke

XXX

Ecole ménagère de Charlesbourg.

Alphonse Desilets

Histoire de Mère Saint-Raphaël

Adrien Desautels

Nos grand'mères

XXX

La meilleure amie

Ernest Legouvé

Les fruits et la santé

XXX

L'Education familiale au Canada

XXX

Les écoles de coupe et de couture de la région de Québec

XXX

Cours d'enseignement ménager des Soeurs de la Charité (Soeurs Grises) de Montréal

XXX

La maison de Béthanie

Contre la paralysie infantile

La mère au foyer

Dernière prière du laboureur

Coupe et couture

Le lavage et le blanchiment de la laine domestique

V. Germain, ptre.

XXX

Adrien Desautels

Francis Desroches

Julie-Anne Bureau

Alma Champoux

XXX

Albert Rioux

V. Germain, ptre.

Louis Lefebvre

Ernest Chouinard

Une belle page à méditer

Aidons-nous mutuellement

La journée de Jean

Le vieil ouvrier

"L'Oeil du Phare"

Echos des Cercles de Fermières

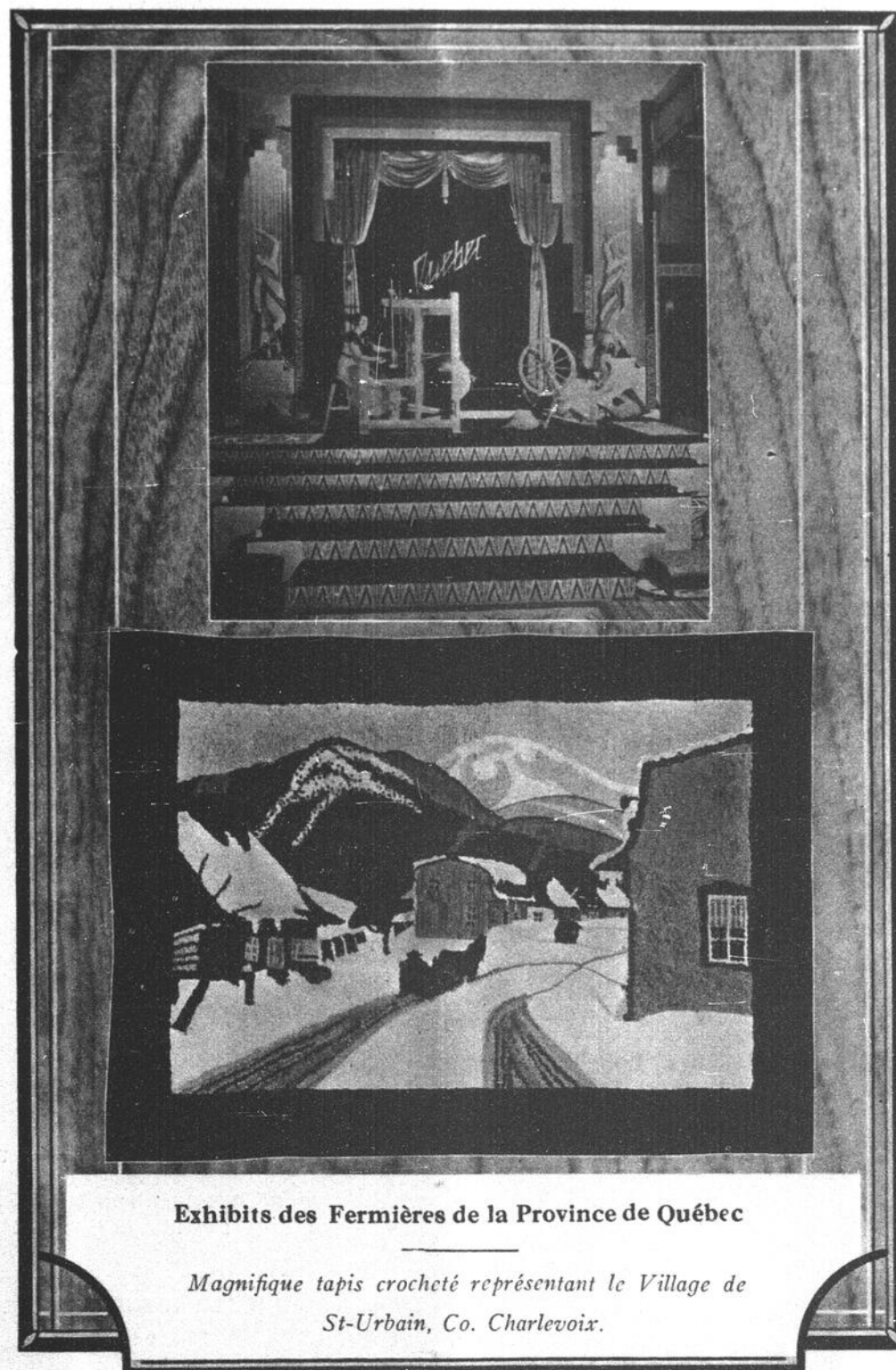
Aux Ecoles Ménagères

Travaux domestiques



Une veillée du bon vieux temps organisée par le Cercle des Fermières de St-Guillaume, comté d'Yamaska.

La Bonne Fermière et la Bonne Ménagère



Exhibits des Fermières de la Province de Québec

*Magnifique tapis crocheté représentant le Village de
St-Urbain, Co. Charlevoix.*

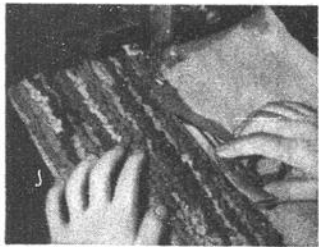
SINGER
CRAFT

Créez
des carpettes, des
couvertures, des
garnitures de robes,
A POILS LONGS
avec votre propre
machine à coudre!



IMAGINEZ le plaisir de pouvoir faire, sur votre propre machine à coudre, des carpettes soyeuses, à longs poils et richement nuancées! Et de superbes coussins et courtèpointes! Et des sacoches, des ceintures, des pantouffles! Sans parler de luxueuses garnitures de robes, de manteaux, de chapeaux, imitant étonnamment les plus belles fourrures... Enfin, ce qui ne gâte rien, tous ces jolis articles ne vous coûteront que presque rien. Vous pourrez utiliser des laines ou des fils de couleurs, en écheveaux, ou des bandes découpées dans de vieux bas de soie ou des vêtements usagés.

Cette nouvelle méthode de couture artistique, si intéressante, se nomme Singercraft. Vous n'avez besoin que d'un seul accessoire, très simple: le Guide Singercraft. Sur cette ingénieuse petite barre de métal, vous enroulez de la laine, ou des bandes de chiffons,



et vous piquez le tout, en rangées, sur un tissu servant de surface de fond. Rien de plus simple! Ni métiers, ni formes, ni ennuyeux travail au crochet. C'est aussi facile que le piquage le plus élémentaire. Vous pouvez apprendre en 10 minutes, et devenir experte en une demi-heure.

Allez à n'importe quel Magasin Singer, et voyez sur place comme le Singercraft est facile. Les leçons sont gratuites. Ne manquez pas d'examiner les nouvelles machines élec-

triques Singer, et à des prix d'une modicité inconnue depuis longtemps. Le nouveau modèle que vous voyez ci-haut coud de l'avant et sa marche peut être renversée, et il fera, dans tous les sens, les mêmes points dont la perfection caractérise tous les appareils Singer.

Trousse Singercraft 50 cents Seulement

Pour commencer, sans plus tarder, à exécuter cet intéressant et nouveau travail, vous n'avez qu'à vous procurer la Trousse Singercraft Complète. Elle comprend le Guide Singercraft, des décalques au fer chaud convenant aux commençantes, et des instructions très détaillées et illustrées en couleurs. Procurez-vous la à n'importe quel Magasin Singer, ou envoyez 50 cents seulement, avec le coupon, et la Trousse Complète vous sera expédiée franco.



SINGER SEWING MACHINE COMPANY, Inc.

Montreal, Que.,
700 St. Catherine St., W.
Toronto, Ont., 252 Yonge St.
Winnipeg, Man., 424 Portage Ave.



D-130

Veillez m'envoyer, franco, la Trousse Singercraft Complète. Ci-joint 50 cents (timbres ou mandat-poste).

Nom

Rue (ou Route Rurale)

Ville ou Cité..... Province de.....